

René Burnand

**Eugène Burnand
au pays de Mireille**



Lausanne, Ed. Spes

1941

AVERTISSEMENT

Eugène Burnand est mort à Paris le 4 février 1921. On voyait sur un chevalet, dans sa chambre de malade qui lui servait encore d'atelier, un dessin appartenant à son œuvre ultime: les Alliés dans la guerre des Nations. Sa boîte d'artiste était ouverte, cette boîte où voisinent des bouts de fusain, des crayons, des gommes, des pastels, collaborateurs modestes de l'œuvre immense qui touchait à son terme. La veille de sa mort, il les avait encore tenus, de sa main puissante et délicate.

L'écho de ce deuil en Suisse fut profond et prolongé. L'œuvre nationale d'Eugène Burnand tient au cœur des Vaudois. Aucun d'entre eux qui ne soit, aujourd'hui encore, saisi d'une saine émotion devant ses grandes toiles rustiques: Le labour dans le Jorat, Le Paysan, Le Taureau, cette trilogie que présente à ses visiteurs le Musée des Beaux-Arts de Lausanne.

Ce n'est pas, dans ce volume, de cette œuvre-là que nous entretiendrons nos lecteurs.

Par une étrange coïncidence, trois anniversaires appellent aujourd'hui l'attention sur le Midi de la France.

Frédéric Mistral est né en 1830. En 1930, le monde a glorifié son centenaire, en même temps que le deuxième millénaire de Virgile. — Les cloches ont sonné, écrivait Léon Daudet, pour l'esprit latin et la civilisation éternelle dont ces deux purs poètes sont, avec Dante, les plus purs miroirs.

En 1940 la France a célébré le 110^e anniversaire de Mistral. L'Illustration, par la plume de M. Jean Bazal, a consacré à ce jubilé un article dans son numéro du 21 septembre: Mistral poète de la vie rurale.

Maillane, village natal du grand Provençal, a marqué à la même époque par une fête émue et grave cet anniversaire, et le maréchal Pétain a manifesté à la veuve de Mistral l'attachement que la France entière conserve à l'un de ses plus nobles fils.

Alphonse Daudet est né le 13 mai 1840 à Nîmes. L'Illustration, dans son numéro du 28 décembre 1940 a rappelé le centenaire de l'écrivain qui sut rendre avec une sensibilité narquoise les délicatesses et la gaîté de l'âme provençale.

Ces deux hommes ont été, chacun selon son tempérament, les deux auteurs français les plus passionnément attachés au Midi.

Or un rapprochement de dates, une ferveur égale pour cette terre d'Oc, nous invitent à associer à ces deux noms celui d'Eugène Burnand, artiste vaudois.

Nul chez nous n'ignore qu'Eugène Burnand, tout autant que peintre et interprète de nos campagnes et de nos Alpes, fut le peintre et l'interprète de la nature provençale.

Eugène Burnand fut agréé par Mistral pour illustrer son œuvre maîtresse et préférée: Mireille.

Il fut agréé par Alphonse Daudet pour donner une forme concrète aux fins personnages de ses contes.

Eugène Burnand, né en 1850 à Moudon, aurait eu 90 ans en 1940.

1830 — 1840 — 1850: de dix en dix années naquirent ces trois hommes dont le premier chanta, dont le second conta, dont le troisième dessina la terre et les gens du Midi de tout son cœur et de tout son talent.

En ce qui concerne Burnand, une autre date encore doit rappeler sa mémoire à ses concitoyens: 1941 marque le vingtième anniversaire de sa mort.

Voilà assez de raisons pour justifier la publication de ce volume, où seront évoquées les relations de l'artiste moudonnois avec le poète de Maillane et avec le souriant auteur des Contes du Lundi, des Lettres de mon moulin.

Nous avons, dans la biographie d'Eugène Burnand, consacré déjà quelques pages à esquisser l'histoire de ces relations.

Des entretiens avec plusieurs amis (au premier rang desquels nous citons avec reconnaissance le lettré qu'est le pasteur William Cuendet) nous ont convaincu que de plus longs développements seraient accueillis aujourd'hui avec faveur par le public vaudois, et tout autant par les lecteurs français.

Nous disposons en effet de nombreux documents inédits susceptibles de renseigner d'une façon directe et très évocatrice les compatriotes d'Eugène Burnand (et ceux de Mistral) sur une des plus charmantes et des plus brillantes époques de sa carrière, sur une des faces les moins connues de son talent, sur des aspects séduisants de sa nature.

Cet écrit nous fournira l'occasion d'étendre notre hommage aux deux écrivains français que nous avons nommés, et au pays qu'ils ont célébré.

Si, lors des funérailles de Frédéric Mistral, M. Viviani (le ministre qui voulait éteindre les étoiles du ciel) crut prophétique de déposer sur la tombe rayonnante ces mots ambigus: — Séchons nos larmes, l'Art est immortel; la lyre de Mistral passera entre d'autres mains. Nulle prédiction ne s'avéra plus fausse. Personne n'a repris la lyre de Mistral. Il reste unique, l'un des plus grands cœurs de France, l'un des plus hauts poètes de tous les temps.

Mistral lui-même sous-estimait sa propre valeur lorsqu'il fit écrire humblement sur sa pierre tombale:

— C'est le tombeau de celui qu'on avait élu roi de Provence.

— Mais son nom ne survit plus guère — que dans le chant de quelques grillons bruns.

Frédéric Mistral, et Mireille, son chef-d'œuvre, n'ont cessé de grandir. Mistral est aussi plus actuel aujourd'hui que jamais. De son cœur de Français jaillirent au lendemain des désastres de 1871 des strophes désolées et puissantes où l'on sent passer le même présage de résurrection que dans la voix de l'homme qui préside aujourd'hui aux destinées de la France. “ Cependant qu'un régime issu de la défaite s'appliquait à détruire la France, écrit Léon Daudet (Ecrivains et artistes), Mistral, en sauvant et reconstruisant la Provence, partie de l'édifice, préparait la restauration de l'édifice tout entier. Les peuples opprimés (à jamais, dans la suite des âges) qui combattront pour leurs annales, pour leurs autels, pour leur langage, auront les yeux tournés vers la claire maison de Maillane où la mère Provence battait l'aubade sur le tambourin du génie.

L'amitié de Frédéric Mistral fut une des joies les plus parfaites, une des plus pures richesses de la vie d'Eugène Burnand. Nous estimons que cette amitié honore non seulement l'artiste, mais son pays, son canton natal.

Dans ce livre, nous ferons une large place à la correspondance que Frédéric Mistral et Madame Mistral entretenirent avec l'artiste moudonnois de 1880 à 1915, ainsi qu'aux lettres plus brèves échangées entre celui-ci et Alphonse Daudet.

Ecrits, lettres, poésie, souvenirs, échanges de pensées entre deux Provençaux illustres et un grand Vaudois, images ensoleillées évoquant l'amour brûlant de l'un des nôtres pour la France voisine, amie et douloureuse: telle sera la substance de ce livre.

R. B.

CHAPITRE PREMIER

L'INITIATION PROVENÇALE

Les gens de chez nous connaissent Aiguesmortes, Arles, les Baux, Saint-Rémy, le Pont d'Avignon, tout aussi bien que ceux de Lyon, mieux peut-être que les gens de Paris.

L'appel du Midi... qui de nous ne l'a senti chanter en lui, nostalgique, irrésistible comme un amour? Le besoin des olivettes, la soif d'entendre crisser les cigales dans les pinèdes craquantes de chaleur nous saisit tous dès que l'hiver s'achève...

Du temps où la pénurie d'essence n'interdisait pas aux Romands les vacances voyageuses, aussitôt que Pâques fleuries allumait des bourgeons roses aux amandiers de Valence, une théorie de voitures prenaient la route, et l'on voyait filer entre les rangées de platanes, sur les routes de France larges et polies, des plaques portant la croix fédérale, l'écusson vert et blanc, l'écusson rouge et jaune, tous nos écussons cantonaux.

Et tout de suite, la cordialité du pays nous accueillait.

J'entends encore une troupe de garçons rencontrés dès nos premiers tours de roues sur les chemins savoyards s'exclamer joyeusement:

— Hé bonjour, les Vaudois! Joli soleil, ce matin... On en mangerait du paysage!

C'est après Valence qu'on laisse les verdure savoyardes et que les premiers amandiers signalent l'approche du comtat d'Avignon...

Les terres labourées sont rouges. Les formes du paysage se font à la fois plus amples et plus délicates. Plus de frondaisons lourdes, les feuillages sont aérés, pénétrés de lumière.

Si l'on est impatient de plonger avant l'heure au cœur du Midi, d'aspirer tout de suite une bouffée de ses essences subtiles, on peut ici quitter la chaussée nationale, prendre une croisée à gauche et s'enfoncer entre une double haie de chênes-verts dans la direction de Grignan.

C'est sur ces chemins cruels aux ressorts, creusés d'ornières pierreuses, que cahotaient les lourds carrosses amenant au castel de la plus jolie fille de France sa noble mère, la marquise de Sévigné.

Du haut de la terrasse de Grignan, accoudées à l'élégante balustrade, les deux femmes pouvaient embrasser d'un large regard les premiers monts de Vaucluse, le Lubéron, la vallée de la Durance. Promeneuses infatigables, elles pouvaient, si le cœur leur chantait, s'en aller par les cailloutis et les lavandes déjeuner du contenu d'une bourriche à l'abri tiède d'un pin, et humer les exquis parfums dont l'air sans cesse en aventure répand les effluves sur tout le pays.

Mais que viennent faire dans notre récit ces marquises et ces Parisiennes? Ce sont des paysans qui nous accueillent au sortir de la garrigue.

Les voici, hâlés, remuant des pierres dans les premiers parchets de vigne; les voilà, secoués sur leur longue charrette à deux roues; ou plus loin, à l'ombre des olivettes, buvant à la gourde de cuir le jet frais d'un gros vin provençal.

Jusqu'en Avignon, désormais, en passant par Montélimar (achetons du nougat...) ce seront, de plus en plus racés, les arbres du Midi: les platanes poussiéreux, les vergers d'amandiers, les figuiers, les jujubiers, les mûriers, et déjà ces rangées de cyprès qui de leur tronc à l'écorce drue, de leur inflexible écran protègent contre les rages du mistral des mas minuscules aux tuiles rondes. Voici des palissades de roseaux le long des fossés où le soir coassent les rainettes, et voici, montant à l'assaut des collines, les olivettes aux chatoiements d'argent.

Nous y sommes, et nous y resterons, jusqu'à la dernière minute des vacances. Lorsque le jour viendra, impérieux, de regagner les terres du nord où l'hiver s'éternise encore, la voiture sera toute embaumée de brassées de romarin et de branchettes de cystes. Oubliées sur les coussins, les tiges cassantes des lavandes portant leur petite brosse d'un bleu mauve, un peu de terre tombée de leurs racines, entretiendront quelques jours encore en nos cœurs la nostalgie de ces pays latins dont nous sommes aussi les enfants.

Car la patrie rhodanienne n'est point une illusion. Si l'unité rhodanienne est une réalité géographique, elle est aussi une réalité raciale, spirituelle et morale.

C'est dans l'été de 1934 que les fêtes du Rhône furent célébrées à Lausanne. Sur la place de jeux de Vidy, on vit galoper les chevaux blancs de Camargue, souplement montés par des gardians venus d'Aigues-mortes, cavaliers aux culottes blanches ceinturées de rouge. Bras dessus, bras dessous, Montreusiennes souriantes sous le chapeau lémanien orné d'une grappe blonde, et filles d'Arles au hennin de velours, parcoururent nos rues en cortège, et la foule applaudissait joyeusement ce cortège, ce qui n'est pas usuel chez nous.

Les nautonniers du Léman se savent frères des bateliers du Rhône, et c'est, je crois bien, le maire Escartefigue qui offrit le vin d'honneur aux Pirates d'Ouchy lorsque (voilà cinq ou six années) ceux-ci descendirent jusqu'à Marseille après escale à Tarascon, portés par le flot, et mêlant dans leurs toasts excités et leurs libations fraternelles le jus blanc de nos coteaux aux crus capiteux des plaines provençales.

C. F. Ramuz annonçait de telles rencontres, au cours de son Chant de notre Rhône, ce poème en prose qui d'abord coule comme le fleuve, puis s'alentit pour contempler et célébrer notre lac.

Si on allait inviter ceux de tout là-bas, ceux d'Orange, ceux d'Avignon; si on allait inviter jusqu'à ceux de Marseille, parce qu'ils reconnaîtraient vite dans nos verres, et déjà rien qu'à sa couleur, le vin de Cassis qu'ils boivent chez eux.

Ramuz l'a chantée, cette patrie rhodanienne; il a dit l'unité de ce Rhône d'abord torrent, puis de ce lac, puis de ce fleuve apaisé, puis de la mer...

— O grande Méditerranée de là-bas, comme tu nous es étroitement jointe, quand même tes bateaux ne nous arrivent pas encore, mais il y a une autre navigation.

Voilà ici cette ébauche de toi, qui est faite parmi nos terres.

Et plus loin vers le sud de nouveau des villages et des bourgs comme ceux d'ici, par une étrange ressemblance et une étrange symétrie, ces rochers roux du Villeneuve de là-bas (non plus le nôtre) et leurs ruines, Orange, Avignon, Arles, les vignes de là-bas

(toujours ce torrent de montagne, toujours le galop du taureau), et enfin, près de l'embouchure, cette Crau qui répète les déserts rocheux de la source...

La terre et les hommes:

— Je tâche à montrer une nature, une manière d'être, une manière de parler, une manière de bâtir, une manière de se tenir, une manière de marcher. Et je montre le roc, la vigne, le cyprès, le figuier, le pêcher... je dis langue d'oc, hommes de chez nous...

Et, cherchant à connaître enfin la cause de ces ressemblances, Je vois l'eau, je trouve de l'eau, je trouve le Rhône et le lac... puis que ce lac est né d'ailleurs et que ce lac se porte ailleurs, que ce lac est un fleuve, que ce lac a un cours...

On chante ici l'âme d'un fleuve, et cette âme ne meurt point... Nous aussi nous saluons une âme, et au-dessus de ce cours, en sens inverse, connaissons qu'il y a une autre espèce de cours. Et des sagesse nous sont venues, des images nous sont venues, en même temps que l'objet Rhône nous revient, comme s'il s'agissait d'un corps, avec une circulation de sang, comme s'il s'agissait d'un royaume...

Les hommes... se cherchent des frères d'esprit par dessus les frontières terrestres et des parentés autres que de naissance et de sang... Ils se veulent des frères d'idées et mettent leurs espoirs dans des parentés d'abstraction, parce que, disent-ils... le propre de l'homme est de discerner librement qui il est, de librement aller à qui lui ressemble.

Ramuz n'est pas, en date, le premier de nos artistes qui ait su et voulu exprimer cette communauté de race. D'autres avant lui ont vécu la vie multiple et solidaire, variée mais identique en son fond, de ceux qui travaillent au long des bords du Rhône, tous, des glaciers jusqu'au Midi torride, liés, irrigués par cette artère puissante qui fait un seul pays de toutes les contrées dont elle est l'axe vivifiant.

Ce que la plume de Ramuz a célébré, le crayon, le burin, le pinceau d'Eugène Burnand l'avaient exprimé à leur façon, voilà soixante années.

Comment Eugène Burnand, natif de Moudon, bourgeois de quatre communes de Broye, descendant d'une famille enracinée depuis 400 ans dans ce bourg encaissé, isolé du monde; comment Eugène Burnand, plus tard collégien à Schaffhouse, puis étudiant architecte au Poly de Zurich le surnommé " Flott " qui porta la casquette scaphusienne et crayonnait en marge de ses cours les caricatures barbues de ses professeurs jargonnant un allemand teinté de schwyzerdütsch, comment Eugène Burnand est-il devenu le chantre du Midi?

Comment retrouva-t-il en lui, d'emblée, avec une telle certitude, un instinct pur, une révélation directe, le sens de la terre provençale, jusqu'à se faire sacrer provençal d'adoption par les plus exaltés provençaux: les Mistral, les Roumanille, les Daudet, le Félibrige

entier? Et cela non pas à la façon d'un étranger compréhensif et supérieurement adapté, mais comme l'interprète le plus parfait, le plus expressif de la terre qu'ils aimaient avec passion?...

C'est là un problème qui s'impose à nous au seuil de ce livre.

Si l'on veut l'élucider, il faut remonter assez haut dans l'ascendance et la formation d'Eugène Burnand.

La solution de cette énigme, il faut la chercher, ce nom va surprendre, à Morges.

Plus exactement à Echandens.

Entrons ici dans quelques détails généalogiques.

C'est au château d'Echandens, habité au XVIII^e siècle par un Johannot, qu'a pris naissance une parenté entre un groupe important de familles vaudoises et la totalité — ou peu s'en faut — des familles protestantes de Montpellier.

Ces Johannot étaient originaires d'Annonay en Ardèche. Jean Johannot, réfugié pour cause de religion, fut reçu bourgeois d'Echandens en 1734. Un de ses petits-fils, Jean-David, reçut en 1778 des lettres de noblesse de l'empereur Joseph II, et son frère Jean acheta en 1790 la seigneurie d'Echandens.

Serait-ce à lui que la tradition reproche aujourd'hui d'avoir été, entre deux diligences, voter à la Convention nationale la mort de Louis XVI, pour revenir ensuite toucher — peu de temps — les dîmes seigneuriales de son fructueux domaine vaudois? Nous l'ignorons.

L'aïeule franco-suisse, Madame Johannot-Johannot, vieille dame au bonnet tuyauté dont nous connaissons le portrait, avait eu quatre filles, qui devinrent Mesdames Foltz, Leenhardt, Bazille et Francillon. La seconde et la troisième firent souche de tout ce que Montpellier compte aujourd'hui de personnages portant leur nom, et portant aussi celui de Castelnau.

La première et la dernière demeurèrent en Suisse. Madame Foltz, fixée à Morges, eut pour fils le colonel Louis Foltz, grand-père maternel d'Eugène Burnand.

Voilà les origines, et voici les conséquences de cette parenté. Des liens étroits scellèrent désormais pour les générations suivantes bien des familles de Morges, Saint-Prex, Saint-Sulpice, les Muret, les Cart, les Warnery, les Guiguer de Prangins et les Burnand, avec la noble ville languedocienne couronnée d'un château d'eau gracieux comme un pavillon grec, d'un arc-de-triomphe de style romain, et dominée par cette hautaine statue équestre de Louis XIV qui règne sur la majestueuse terrasse du Peyrou.

D'incessants échanges entre la Côte et le Midi ne cessèrent de brasser l'amitié née d'un étroit cousinage, d'envoyer des Warnery à Montpellier, des Leenhardt à Saint-Sulpice et à Lausanne. Ce fut même, dit-on, la mère d'Eugène Burnand, née Henriette Foltz, qui fut la bonne fée de ce mariage Leenhardt-Doxat qui mit entre les mains d'une innombrable et patriarcale tribu de méridionaux racés, noirauds, jolis parleurs, la belle propriété voisine de l'Abbaye de Saint-Sulpice, où furent bénies d'autres alliances franco-suisse.

Vous pensez si les récits allaient leur train, et si chez le colonel Burnand-Foltz, de Moudon, les ambassadeurs du Midi français trouvaient audience, et réciproquement. Cela continua à la génération suivante. L'un des fils du colonel, Adrien, épousa Julie Guiguer de Prangins, devint beau-frère et associé d'un Castelnau banquier à Montpellier. Un autre de ses fils, ingénieur, prit la direction de l'usine du Griffon à Sorgues, en plein pays avignonnais, introduit sans doute par le cousin Henry Leenhardt, futur constructeur de la retraite romantique de Fonfroide où Eugène Burnand vécut dix belles années de sa vie d'homme et d'artiste.

Telles furent les conséquences du mariage de demoiselle Johannot devenue dame Johannot, et voilà pourquoi le canton de Vaud et le département de l'Hérault sont restés terres parentes et amies.

Voilà en vertu de quel naturel et spontané penchant du cœur Eugène Burnand s'est découvert d'emblée, dès son premier séjour au Languedoc, puis en Provence, vrai fils du pays.

Il avait aimé la France avant d'y pénétrer. Etudiant au Polytechnicum de Zurich il avait crayonné non seulement ses maîtres mais les soldats de l'armée de Bourbaki internés au bord de la Limmat.

On trouve les lignes que voici dans son Journal de cette époque.

— J'aime la France, surtout le soldat français. Son air chic, son pantalon bouffant, ses guêtres en particulier, me l'ont rendu cher dès mes tendres années, surtout au point de vue du dessin... Mon père voyageait beaucoup en France et me racontait merveilles sur merveilles de Paris; nous avons une nombreuse parenté à Montpellier, mes frères sont en France, je parle français; j'aime le style des Français; j'adore leurs dessins, leurs illustrations; j'admire leur bon goût; leur figure me captive; l'œil français, que peut-on voir de plus beau? Et les Françaises! Je n'en parlerai pas...

Notre histoire, en particulier celle du canton de Vaud, a toujours été liée intimement à celle de la France; sans la France je ne serais pas Vaudois, mais bien sujet bernois.

C'est sous la direction, pédante un peu, mais clair-voyante, de son maître Eugène Rambert qu'il avait appris le maniement du style français, et aussi sous l'influence de son père le colonel, épistolier délicat.

Mais si Eugène Burnand aimait la France, il devait chérir le Midi. Sa nature spontanée et vibrante devait s'épanouir sous ce ciel éclatant, et dans cette ambiance humaine exubérante, disante, dans la société de ces méridionaux qui expriment sans contrainte l'amitié, l'admiration. Lui qui ne savait rien taire de ses émois, il s'y sentait porté, encouragé.

Quant à la nature du Midi, c'est lui-même, tout au long de ce livre, qui par sa plume et son crayon, traduira pour nos lecteurs ses ferveurs d'artiste.

Eugène Burnand dut attendre d'avoir en poche son diplôme d'architecte, exigé par la prudence de son père, pour lâcher la bride à son impatience de peindre.

Le voici maintenant à l'atelier Gérôme à Paris. Il a 22 ans. Ce sont bien des études de peinture, mais ce n'est pas encore le droit de courir le monde palette en main. Il ronge son frein, et écrit à sa mère qui part pour Sorgues

Paris, Hôtel de Nice, 26 novembre 1872.

... Ici je me suis remis au banc des commençants. Mon travail deviendra aride à la longue; toujours l'homme, jamais d'animal, pas l'ombre d'un baudet. Qu'il fera bon, après cette monotonie, aller se rouler dans la Camargue au milieu des chevaux et des moutons. Ernest peut compter sur moi pour l'année prochaine. Pensez à moi en contemplant le paysage du côté du château des papes, depuis le portail de la Serre. Les vignes, la plaine, de ravissantes silhouettes, tout cela est resté gravé dans ma mémoire.

C'est à 23 ans que va sonner pour Burnand l'heure de l'émancipation. Nous le trouvons encore à Paris en février 1873. Il hésite sur la contrée à choisir pour y transporter son sac de peintre, y planter son parasol et sortir ses pinceaux. Une lettre à ses parents nous révèle son état d'esprit. — Je voudrais faire cette année un ou deux tableaux tout à fait dans mes goûts...

Quels sont ces goûts? Ils sont curieusement précis, et le jeune peintre les exprime prophétiquement:

— Où aller trouver cet idéal de plaine et d'infini, de sauvage grandeur que vous me connaissez?

Il devine que ce sera dans ce prestigieux Midi qu'il connaît à peine. Il écrit à son frère à Sorgues le 20 janvier 1873:

—... Il faut décidément que j'en revienne à mon sujet favori. Quand penses-tu que je doive aller vous trouver dans votre Midi? Je crois que la Camargue n'est pas bonne en toute saison; pourrait-on s'y établir quelque temps à l'abri des fièvres intermittentes et des taureaux sauvages? (car je te ferai observer que malgré ma passion pour les animaux, j'ai une sainte frayeur des taureaux)

Et puis notre course à l'île des Oranges, dont on sent l'odeur de tout loin? Je crains bien de n'en pas jouir, prévoyant un atroce mal de mer, maladie qui me prend quand je passe sur un poids public, ou quand je pense à une escarpolette après un bon dîner.

Sur ces entrefaites l'artiste montre au peintre Imer, qui réside à Paris, son album de dessins, et lui parle de ce projet. Mais, écrit-il:

— Il me déconseille la Camargue, du moins pour toute autre saison que l'hiver, et me conseille plutôt le Berry. Là-dessus je lui montrai mes compositions que vous connaissez. Il m'exprima en termes très chauds son contentement, me prédisant toute sorte de réussite grâce à l'originalité et à l'heureux parti pris de mes compositions. Il dit alors qu'il n'y avait qu'un pays pour moi, c'est le Berry, vaste plaine sauvage, remplie de bruyères, de mares, de bœufs, d'ânes et de canards.

— Ma diligence roule, paraît-il, chaque jour sa rustique carcasse dans les plaines du Berry, accompagnée par de splendides nuages...

Lui-même va cet automne dans le Berry, et il désirerait beaucoup que je l'y accompagne.

Nous nous établirons dans un village où réside déjà un autre artiste de ses amis, et de là, rayonnant dans le désert, faisant poser hommes et animaux, nous pourrions nous adonner à l'étude sérieuse de la nature du matin au soir.

Voilà un beau rêve! Je n'en dors pas. Affreux cependant, car il renverse mon séjour auprès de mes frères...

A force de peser Berry contre Camargue, Eugène Burnand se décide en fin de compte pour le Midi, puisque le 4 octobre 1873 il écrit à ses parents sa première lettre datée de Sorgues.

Le jeune artiste a fait au préalable un séjour chez son frère à Montpellier. Ce sont ces " dix charmantes journées " qu'il raconte tout d'abord.

Ah! le cousin du Tout-Montpellier a pris un bain de famille. Jugez-en. Vous allez voir reparaître les noms des descendants plus ou moins directs des fameux Johannot d'Echandens, et entendre les noms de ces propriétés de l'Hérault, sonnant plus clair que celui du village ancestral: Layrargues, Baillargues, Saint-Aunès...

— J'ai été fort brave, chère Maman, en ne négligeant aucune visite. J'ai vu presque toute la famille dans les campagnes respectives et en ville. Le dimanche, nous avons passé l'après-midi à Layrargues chez les Pomier,.. De là nous nous rendîmes à Clapiers où se trouvaient en séjour les Maurice Castelnau.

Layrargues, Clapiers... voilà des mots qui réchauffent de lumineux souvenirs en celui qui écrit ces lignes. Il voit revivre sous ses yeux les propriétés où la société mont-pelliéraine exerçait une opulente hospitalité, dans ces temps fabuleux où les

guerres et les crises n'avaient pas effondré fortunes et douceur de vivre. Mas largement construits, celliers abritant les foudres gigantesques; et le parc à peine cultivé dominé par les dômes des pins parasols; des chemins qui se glissent entre les lauriers thym à l'odeur amère; sur le sol les pommes de pin d'où s'échappent les pignons à la coquille dure comme du bois. Sur les tennis, des jeunes filles en robe claire...

A perte de vue, tout autour de ces îlots de vie élégante et rustique, les milliers d'hectares de vignobles languedociens s'étalent jusqu'aux lointains où scintille la mer.

Clapiers, c'est la propriété de Max Leenhardt, l'ami de toute la vie, le confrère tendre et bourru, le peintre des vendanges et des garrigues, le peintre des prisonnières huguenotes sur la Tour d'Aigues-mortes...

Eugène Burnand continue l'énumération: après une course à Maguelonne avec Pierre Leenhardt et ses sœurs, vient une soirée à la Lauze, chez les Charles Warnery, autres gens de la Côte devenus méridionaux.

Cette Lauze! un petit castel aux tourelles crénelées, un château de Tarascon en miniature, serré de près par les frondaisons des pins où s'ébattent des pies. Dans la cour de la ferme reposent sur le chaume épars les monumentales charrettes du païre. Les poules picorent la paille tombée des meules blondes. La montagne de Sète, toute proche, mouchetée de bouquets de chênes-verts, s'assombrit devant la mer encore éblouissante des reflets du soleil déclinant.

“ Soirée avec Adrien et Louis Bazille à Saint-Aunès... cousin Louis Leenhardt toujours plus charmant, manifestait un vrai plaisir à nous posséder et nous engagea à coucher...”

Saint-Aunès! C'est, près de Lunel, le pays du vin rouge. A cette lointaine époque, septembre venu, on récoltait dans les vignes de Saint-Aunès, des 30.000 hectolitres...

Je revois mon ami Leenhardt, petit jeune homme à la svelte tournure faisant claquer sa cravache sur ses leggings de cuir neuf et montant son poney sur l'aire de Saint-Aunès. Et je revois surtout les lundis de Pâques des Montpelliérains. Cent personnes de la famille apportaient dans les landaus et les élégantes charrettes à deux roues attelées de fins trotteurs, les bourriches débordantes de pâtés, de volaille, de salade russe. Et dans la gaîté des jeunes filles ravissantes aux yeux noirs, dans l'insouciance des temps heureux, les jeux succédaient au repas pris sous les pins, jusqu'à l'heure crépusculaire où quelqu'un se mettait au piano dans le salon frais, et sur le sol dallé de rouge, entre les antiques armoires, les panetières provençales et les canapés paillés, la jeunesse achevait la journée en une sauterie familiale...

La tournée continue.

— Soirée à Villa Louise, tout à la bonne, en famille, avec les cousines Inès et Pauline qui y sont en séjour Villa Louise: c'est la propriété du vénérable Alfred Westphal, homme d'église, dont le fils Alexandre reviendra à Lausanne comme pasteur de l'église des Terreaux, dont les petites-filles deviendront Madame Pierre de Rham, Madame Arnold Verrey... Toujours cet incessant va-et-vient qui se perpétuera du pays de Vaud au pays de Provence.

Voilà donc Burnand dûment habilité dans la “ grande famille.

Le peintre trouve aussi son butin dans cette contrée qui l'enchanter.

— Mes journées se passent en promenades picturales. J'en rapporte nombre de projets. Je note Montpellier pour une autre année; il y a de charmantes choses à

faire et puis les commandes me paraissent assurées. Maurice Pomier m'a commandé une vue de Layrargues. Je lui ai fait un dessin en attendant.

Eugène Burnand ne se trompait pas. Les cousins de Montpellier furent ses premiers clients et acquirent de lui presque toutes ses œuvres méridionales.

Le séjour à Montpellier ne s'acheva pas qu'Eugène Burnand n'eût pris contact avec les plages de la Méditerranée et la mer, avant-goût de la Camargue dont il rêve.

“Après maintes lettres, ordres, contre-ordres, Ernest nous arriva samedi soir à 11 heures à Montpellier, se fourra dans mon lit. A quatre heures et demie, Madame Dupuy nous réveillait, et nous nous embarquions pour Aigues-mortes gais comme pinsons, pleins d'un enthousiasme juvénile. Après avoir visité ces beaux restes du moyen âge nous partîmes à pied pour le Grau-du-Roi. Figurez-vous un immense campement de bohémiens formé par les grands monceaux de sel des salines d'Aiguesmortes. Ce paysage me restera comme un des coins les plus séduisants du monde (en marge le croquis d'un canal bordé de monceaux de sel).

Le Grau, également, est charmant, les bateaux de pêcheurs au repos dans le canal, les jeunes filles dansant sur la plage, un ciel composé des plus beaux nuages..

Un autre souvenir restera aussi aux deux frères: — Une bouillabaisse fortement assaisonnée.

En suivant la plage pendant une heure et quart on arrive au phare de l'Espiguette habité par trois solitaires au milieu d'un immense désert d'eau et de sable. Cette course était d'un caractère étrange, unique, autant que fatigante. Que diront les peuples quand ils liront dans le registre des rares visiteurs Burnand frères, Moudon?

A sept heures nous étions de retour à Aigues-mortes par un clair de lune splendide donnant un aspect fantastique aux vastes étangs qui croupissent au bord du chemin, et à huit heures nous filions pour Avignon où nous arrivions à minuit et demie. Le plus raide nous attendait, à savoir le retour pédestre. Tomber de sommeil et avoir dans les jambes 25 kilomètres ne sont pas des éléments rendant l'addition de douze nouveaux kilomètres bien aisée; cependant quand on veut, on peut, et nous arrivions ici, fort éreintés, à trois heures du matin...

Voilà la course, chers parents, elle fut splendide. N'avez-vous pas entendu vers le sud un cliquetis de verres? C'étaient eux qui buvaient à leur santé. Aujourd'hui nous en sommes aux conséquences de nos fatigues. Ernest a pris un peu froid, je crois, et a eu un mouvement de bile (la bouillabaisse?) Quant à moi, je me contente de ne plus pouvoir me traîner.

Ma caisse est arrivée saine et sauve et j'ai pris aujourd'hui possession de mon atelier. Demain j'attaque les ânes de la Serre.

Voilà une initiation un peu sévère, et l'enthousiasme pour le pays des lagunes et des plaines sablonneuses, qui retiennent le pied des marcheurs plus que nos rudes sentiers montagnards, est encore modéré.

Le Grau-du-Roi est un coin assez ingrat où foisonne le moustique. On conçoit que Burnand n'ait pas encore reçu le coup de foudre. C'est de la Camargue qu'il le recevra.

En attendant, il passe l'hiver à Sorgues, à travailler à l'un de ses premiers tableaux, Les Anes dans le Midi, qui vaudra au jeune peintre, en Suisse notamment, un succès très encourageant. Il peut enfin peindre ses baudets, ses chers baudets.

De ce tableau Eugène Burnand a eu d'ailleurs l'idée première à Chêne (près de Genève) un jour où, se promenant avec son ami Evert van Muyden, il rencontra une troupe d'ânes en balade.

Depuis lors, cette idée et ces baudets lui avaient trotté dans l'esprit.

Le peintre raconte que plus tard l'ânesse noire a remplacé la nourrice du fils aîné d'Ernest Burnand. Quant à l'ânon de devant " il est parisien, habitant du boulevard Voltaire.

C'est dire que la toile fut terminée à Paris. Elle trouva un amateur vaudois, M. Ernest Correvon, avocat à Yverdon.

En fait de première œuvre provençale, on voit que cette toile est encore mâtinée de toute sorte d'autres apports.

Une longue pause va suivre, où la Suisse reprendra la première place dans le cœur et l'esprit du jeune peintre.

Pendant quatre années il va planter son chevalet devant des paysages ou des scènes de chez lui. En 1874, dans la " Cour de Sépey ". En 1875, il brossera en tonalités sombres, opaques, les denses verdure et les sapinières rudement écrites de la vallée de la Broye, puis une toile plus rêveuse: un Soir au bord du Léman, notre petite Méditerranée.

En 1876, son Intérieur d'église (temple de Curtilles) une de ses œuvres les plus sobres, les plus drues, les plus expressives, contribuera fortement à sa notoriété helvétique.

Eugène Burnand goûte avec autant de ferveur, de passion même, le rude pittoresque valaisan que la subtile lumière du Midi. Sa Veillée des fileuses à Zinal (1874) toile recueillie, au coloris puissant et velouté, reste une de ses meilleures œuvres.

Dans l'automne de 1875 il retournera dans le Midi, à Arles, Fontvieille, les Baux, dans la Crau, mais ce ne sera qu'au printemps de 1877 qu'il s'accordera une véritable campagne artistique en Camargue.

CHAPITRE II

LA CRAU ET LA CAMARGUE VUES PAR EUGENE BURNAND

Nous avons retrouvé dans un calepin des notes crayonnées hâtivement par le jeune artiste au cours d'une courte campagne artistique qu'il fit en Provence au mois d'octobre 1875.

Les premières pages sont si effacées que plusieurs fragments de ces notes sont illisibles. Nous en transcrivons pourtant quelques parties, car, écrites tout chaud sur un coin de table au soir de journées harassantes, elles portent la marque d'un entrain juvénile, et révèlent qu'à 25 ans déjà, Eugène Burnand découvrait le Midi à travers les pages enivrantes du poème de Mistral qu'il illustrera plusieurs années plus tard.

C'est aux Baux, puis à Fontvieille et enfin dans les solitudes de la Crau que nous conduisent ces feuillets griffonnés.

Les Baux, 3 octobre 1875.

J'ai besoin d'écrire... et me sens incapable de me rendre compte de mes impressions. De plus j'ai lu trop de prétentieuses descriptions de trésors dont j'eusse voulu avoir la primeur.

L'idée que tant de peintres se sont enthousiasmés devant cette nature... autant vaudrait exiger d'un amant de l'ardeur, de la conviction dans les déclarations qu'il adresserait à une beauté qui distribuerait ses faveurs à d'autres hommes.

Et pourtant, quand j'entends, la nuit, le vent hurler dans ces rues désertes... où l'enfer a passé..., quand je vois se détacher contre le ciel coloré ces morceaux fantastiques de ruines, je ne puis... contenir mon émotion. Je voudrais m'enfoncer en pleurant au sein de ces groupes effrayants, les vaincre en leur arrachant leur secret.

Les Baux, au matin, 4 octobre.

Le soleil vient de répandre ses rayons sur la plaine immense. Du dernier sommet des Alpines jusqu'au Pic de Saint-Loup tout est baigné dans la lumière. Arles s'est allumée, et les grands villages, les mas brillant au loin se sont mis au travail — et l'abbaye de Montmajour a repris d'une voix lente la narration de son éloquente histoire.

Voilà donc le pays de Mireille, ce pays sur lequel semble planer mon avenir, voilà mon Canaan. Oh je me sens une ardeur, un courage, j'ai tant d'espoir!

Ce petit chemin blanc qui se déroule au pied de la montagne et qui mène à la Crau semble si sûr. Il a quelques détours mais sa pente est douce. Il n'est point isolé, car il a les honnêtes mûriers, les tendres oliviers, et puis le grand soleil pour compagnons, et quand il arrivera tout là-bas dans la plaine immense et aride, et que les oliviers et les mûriers l'auront abandonné, il aura toujours le soleil, il recevra tous ses rayons...

4 octobre.

Journée de jouissances et d'émotions... J'ai voulu visiter ce matin le fameux Trou des Fées qui joue un rôle si saisissant dans Mireille.

Au milieu des rochers, il s'enfonce, étroit et voûté, puis va s'agrandissant. J'étais tout seul dans ce trou noir; à mes pieds, une ouverture plus resserrée encore que l'entrée principale conduisait dans la grotte où Mistral a vu la danse folle des fées de la montagne.

Je m'engage à moitié dans cet antre... J'essaie en vain d'allumer la bougie que l'aubergiste m'avait donnée; un violent courant d'air éteint les unes après les autres les allumettes. L'obscurité complète, les chauves-souris dont les ailes déplumées frôlent les voûtes humides, l'eau qui tombe goutte après goutte dans ces fonds mystérieux, parlent si fort en faveur de la lumière du jour que je fais des pieds et des mains pour atteindre l'issue que je vois briller plus haut...

Après la grotte, la sorcière. La plus vieille femme des Baux veut bien se prêter à une heure de pose. Le croquis que j'en fais doit en dire plus long que je ne saurais écrire.

Après la plus vieille, la plus jolie; une brune aux tons incandescents, à la chevelure luxuriante, une Mireille par la jeunesse et la naïveté, mais sans grâce et sans vie.

Au bout d'un instant, j'ai le village entier à ma disposition, les mères m'amènent leurs filles et je n'aurais que l'embarras du choix...

... Je pars, le sac au dos, pour l'inconnu. J'erre au travers des chauves garrigues, me repose sous les frais ombrages du château de Grille. A Maussanne, il me prend envie de me loger pour une nuit. Mais l'aubergiste est si désagréable, ma chambre si mauvaise, l'ensemble si noir et si décourageant que je reprends au plus vite la route de Fontvieille.

... Le jour commence à baisser. Le ciel est embrasé, les charrettes, les mules se dessinent en noir sur la large bande orangée que laisse derrière lui le soleil. Peu à peu cependant les lueurs disparaissent et la lune augmente d'éclat. Déjà les grandes ombres se couchent en travers du chemin et la chouette fait entendre au loin son cri perçant. La nuit est là.

A Fontvieille je suis reçu par une meute de vilains chiens errants. Ils se pourchassent et passent très près de mes mollets... Je me trouve terriblement loin des miens et de chez moi. Ce clair de lune et ces chouettes ont produit leur effet. Que sera-ce si l'hôte de Fontvieille n'a pas de cœur pour l'étranger?

Mais oui, il a du cœur. Sa grande cuisine est lumineuse, la soupe est bonne et son chien affectueux.

Raphite, 5 octobre 1875.

Autant j'étais démonté hier au soir, autant je prends avec entrain ce matin le chemin de la Crau.

Empressés et intelligents trois fiers moulins à vent, solidement campés sur la garrigue, font tournoyer leurs ailes au mistral. Un vieux berger regarde ses brebis qui broutent les cailloux. Un gros fermier me prend sur sa carriole. Il veut jaser, dit-il, mais d'un air méfiant il me questionne sur mon origine, mes occupations... C'est un lettré. Il connaît son Voltaire, a vu Ferney... Peu à peu il devient confiant, et tandis que son petit Camargue nous fait danser sur la charrette, il me conte l'histoire de son fils dénaturé qui lui a mangé tout son bien...

... Je prends le chemin de Raphite, village de la Crau. J'en ai pour trois heures. Ce ne serait pas trop sans ce fou de mistral qui éteint les lumières et disperse les idées. Pas moyen de fixer esprit ni regard. Dans une immense plaine, entre les amandiers battus et tourmentés, je courais seul: au loin mon panama roulait, légèrement incliné de côté, d'un petit air résolu, de temps à autre un petit saut, puis il reprenait sa course à travers les cailloux. Combien encore, dans cette poursuite échevelée, je me sentais abandonné de tous. Ce chapeau, ce vieux compagnon de voyage qui pactisait avec les éléments pour me narguer et me nuire, c'en était trop!

A gauche, un mas perdu dans les cyprès semble mourir d'ennui.

Tandis que la fillette flottant au vent sur son échelle dépouille les mûriers.

Au mas tout est paix, à l'abri du mistral. Les pintades, les dindes, les canards picorent dans la paille. La fermière promène ses petiots.

... Enfin voici la Crau, l'immensité. Oh! que ne suis-je au sein de cette plaine, n'ayant pour guider mes pensées que cette grande ligne qui va si loin, si loin, et pour plonger mes regards que ce ciel azuré. Mais le train qui m'emmène a hâte de sortir du désert; le wagon est plein d'un monde méprisant ces beautés. La Crau les fait sourire de pitié...

Oh ces deux lutteurs de Mireille, combien je les voyais surgir de cette plaine, lutter sans bruit comme Jacob et l'Ange...

La Camargue, c'est encore la famille de Montpellier qui l'ouvrit à Eugène Burnand. Un groupe de Castelnau et de Leenhardt, enragés chasseurs de macreuses, possédaient à eux seuls, ou presque, toute la petite Camargue.

Petite Camargue est une façon de parler. C'est un pays immense, situé en dehors du delta du Rhône. A l'époque où Burnand y pénétra, la plaine était encore vierge de cultures. Seuls y végétaient quelques rares gardians, isolés dans leur mas battu des vents, au milieu des manades de chevaux et des troupeaux de bious.

Un pays sablonneux, moucheté de touffes de plantes salines, tamaris et salicornes... La platitude sans limites, à part quelques dunes minées de mille terriers et couronnées de pins, et quelques monceaux de sel scintillant sous le ciel total.

Au cours de brefs voyages dans le Midi, Eugène Burnand fut invité à se joindre à l'une ou l'autre de ces battues ou de ces nuits d'affût. Non certes pour tenir fusil ou canardière. Les hécatombes de macreuses lui faisaient mal au cœur. Les oiseaux de Camargue étaient pour lui des amis. Jeune encore il se disait disciple du Poverello d'Assise...

Ce n'est qu'en 1877 qu'il retournera seul, plein d'ardeur, aux Salins-Mourgues, et c'est par sa plume que nous allons connaître ses impressions toutes neuves.

Il écrit à ses parents le 17 mai 1877.

Le soleil vient de se coucher derrière la silhouette bleue des Cévennes, les tas de sel dorment d'un sommeil de plomb, tout est silencieux autour de moi.

Abordons sans préambules l'historique de mon entrée dans ces domaines si longtemps convoités.

Les Salins se trouvent à 1 heure 1/2 à l'est d'Aiguesmortes. Je ne puis vous exprimer ce que j'éprouvai en apercevant au loin la cabane que je devais habiter durant de longues semaines, loin de tout, sans autre société que celle de mes pensées et de mon travail.

Le domaine de ces Messieurs est affermé pour 30.000 francs soit à des propriétaires de manades, soit à un exploitateur de sel.

Autour de la maison paissent 75 cavales blanches, dont une quinzaine sont à nous. Plus loin, dans les pins, sont les taureaux en grand nombre. Dans les étangs on entend le caquetage des flamants.

Eugène Burnand raconte sa première promenade à cheval.

— A 10 heures je trouve deux Camargue sellés et bridés et nous voilà portés au travers de la plaine. Vous ne pouvez vous faire une idée de la rapidité de ces chevaux. Une fois lancé au galop, on perd le sentiment de sa pesanteur. C'est un véritable vol, tel qu'on l'a rêvé maintes fois... A chaque instant nous traversons un étang; les chevaux piaffent dans l'eau salée et les chiens poussent des cris désespérés lorsque l'eau les force à nager pour de bon.

Vous devinez tout ce que je goûte ici; je l'avais ambitionné depuis des années.

Les sujets de tableaux abondent. Les bœufs dormant sur la plage feraient une splendide toile comme pendant à mes chevaux.

J'ai fait bien des croquis déjà et une étude peinte d'un cheval.

du 23 mai.

... Je me hasardai du côté d'un immense troupeau de taureaux. Je passai plusieurs heures sur un monticule de sable au grand soleil à peindre et dessiner les bonnes bêtes tandis qu'elles prenaient leur repos... Je commence à connaître leur caractère, leur silhouette et leur couleur. Du reste, impossible de faire poser... car jamais un gardien n'aborde une de ses bêtes.

Cette lettre nous remet en mémoire un souvenir personnel: une brève conversation tenue avec un gardien de bious.

Nous désirions photographier des taureaux (des taureaux dont la plupart sont des vaches!)

— Pouvons-nous les approcher?

— Hé! peut-être, mais faites attention!

— Ah oui, faire attention... pourquoi?

— Hé! parce qu'y pourraient bien f... le camp!

Eugène Burnand commence un tableau.

Grande plaine, étang dans le fond, eau sur le premier plan, et là, au milieu, une jument arrêtée, tandis que son poulain est en train de téter. Dans le fond on apercevra le reste du troupeau...

D'aujourd'hui en huit aura lieu la fameuse muselade dont on parle tant, occasion rassemblant une masse de monde désireux d'assister aux exercices des vigoureux gardiens. L'opération consiste à placer dans les naseaux des veaux d'un an une planchette qui les empêche de téter.

Burnand a décrit ailleurs cette scène violente.

— Le gardien s'élance au milieu du troupeau, se frayant un chemin dans la masse cornue, et cherchant du regard le veau. Le bouvillon se presse contre sa mère: pour la première fois, il a senti sur sa croupe anguleuse l'aiguillon du trident. Cédant à la peur il se jette dans la mer.

A ce moment, les autres cavaliers s'élancent au galop, et serrant de près la bête qui s'enfuit affolée, ils la dirigent du côté de la foule d'où partent des clameurs... Tête baissée et la gueule ouverte, l'animal fond sur un gars aux larges épaules. Celui-ci le saisit par les cornes, et, d'un vigoureux coup de reins, le terrasse...

Le maître du troupeau accourt, et appuyant son genou sur la tête du noir bouvillon tout saupoudré de sable, il introduit dans ses naseaux les deux pointes recourbées d'une planchette à forme de croissant. Le veau ne pourra désormais plus atteindre les mamelles de sa mère et il n'aura pour se nourrir que le maigre herbage des marais.

Le maître, ensuite, apposant sa sanglante signature lui découpe sans pitié la moitié de l'oreille, puis, lâchant prise, il se sauve à toutes jambes.

L'animal se relève, chancelant d'émotion et de rage. Son œil a pris une expression poignante de surprise et de douleur. Enfin, ne trouvant pas sur qui venger sa honte, il prend en hurlant le chemin du pâturage ”.

Une autre fois une surprise attendait le peintre.

— Je me trouvais à deux ou trois lieues de la maison, au bord de la mer, où je faisais une étude de vagues. Grâce au vent marin et au murmure de l'eau je n'entendis point venir deux cavaliers, et ce n'est que quand je les eus dans le dos que, me retournant, j'aperçus la silhouette d'un des miens, là au bout du monde, dans la plus complète solitude. ”

Il s'agissait du Dr E. de Cérenville, de Lausanne, cousin germain de Burnand, arrivé à l'improviste en Camargue. Le second cavalier était le guide.

Cette visite était bienvenue, car la solitude camarguaise n'était pas toujours du goût du jeune artiste, homme avide de sociabilité.

30 mai 1880.

J'étais installé chez un gardien de chevaux au fin bout du delta, sans autre société que celle de mes hôtes assez taciturnes et de trois ouvriers de campagne. Heureusement j'avais un cheval et le travail. Ce que je me suis courbaturé, ce que j'ai broyé mes jointures et secoué mes intestins de sédentaire est impossible à décrire. Je suis brûlé comme un vieux culot de pipe, et avec cela tout picoté de moucheron.

Mercredi j'allai au Saintes-Maries accompagner un petit troupeau de bœufs que l'on conduisait à une course populaire. Nous étions dix-sept cavaliers les relançant dans les marais pour leur faire traverser le Rhône à la nage. Je ne puis songer au moment où les bœufs effarés et pourchassés se jetaient à l'eau, sans une vraie émotion.

Au total tous ces passages pris au hasard dans des lettres sont hâtifs, documentaires. Ils ne reflètent pas la passion du peintre, harassé par ses journées de travail, les moustiques et le vent de mer. Eugène Burnand rumine de rédiger ses impressions de Camargue en vue d'un article de journal. Cet article, il parut dix ans plus tard, en 1887, dans la Revue des lettres et des arts, éditée à Paris par la Maison Boussod-Valadon, revue de grand luxe dont l'abonnement était si élevé (300 francs... d'avant guerre) qu'on la surnomma la "Revue trop chère" et qu'elle mourut à peine née.

Mieux que de sommaires notations tracées sur un coin de table, ces pages amoureusement écrites nous offriront la quintessence des impressions vécues par Eugène Burnand dans le pays de ses rêves.

Aux Salins-Mourgues, avril 18...

Me voici en Camargue depuis hier. Je viens de m'éveiller dans une chambre blanchie à la chaux, aux parois froides et nues. Un lit, une chaise de paille, un plancher de brique ondulé d'une manière inquiétante: voilà pour mon intérieur.

Au dehors, un paysage nouveau, inédit, quelque chose comme une plage sans bornes, un continent qui agonise et disparaît, un élément indéfinissable qui n'est ni de la terre, ni de l'eau, ni du ciel, mais qui semble être tout cela, tant le ciel, la terre et l'eau se confondent en une lumière éclatante.

J'entends la voix de mon hôte, le père Campé, qui baragouine son patois dans la cuisine. C'est un brave homme, le père Campé; il est le Maître Jacques des Salins, dresseur de chevaux, garde-forestier des pinèdes, garde-chasse, garde-pêche et grand organisateur de ferrades. Il est tout à son affaire; ce pays lui appartient, c'est sa chose.

J'ai feuilleté son journal intime hier au soir, son petit carnet de notes rempli d'une grosse écriture de bébé:

Samedi 9 novembre, vent de tempête; fait huit heures à cheval jusqu'au Grand-Travers, sur le Brutus. Mer orageuse. Dressé procès-verbal au gardien du Mas-du-Sauvage pour avoir laissé ses taureaux casser la digue de Sylvérial.

J'ai rêvé toute la nuit de ce Mas-du-Sauvage, de cette tempête, de ces taureaux. Aussi vais-je tâcher d'obtenir un cheval ce matin et d'aller voir de mes yeux ces choses qui me semblent fantastiques.

Je trouve dans la cuisine la mère Campé, l'alter ego du père Campé. Elle porte le costume du Languedoc, modeste et noir, qui rappelle la tenue des religieuses. Elle se constitue ma mère dès le début; je le lis dans son bon regard souriant, dans la façon dont elle s'informe de tout ce qui me concerne et me met en garde contre toutes les imprudences.

Le foyer est éclairé d'un grand feu de pin. Tout à l'entour, dans la cendre chaude, de petits pots jaunes et rouges crachent de la vapeur en siflant et remplissant la pièce d'une bonne odeur de café noir. C'est tout notre déjeuner avec un morceau de pain sec et quelques sardines.

Les chiens de chasse bâtards et maigres nous entourent et nous regardent de leurs yeux pleins de convoitise; les chats, vilaines bêtes à la queue tronquée et aux oreilles malades, se précipitent en grondant sur les débris que nous leur jetons. Toute cette ménagerie a quelque chose de triste et de souffrant. Les grandes chaleurs de l'été, le mistral et les longues pluies de l'hiver leur font la vie sérieuse.

Le père Campé a prévenu mes désirs. Dès hier, il a ramené du troupeau deux bonnes montures, l'Ayau et le Brutus. Elles nous attendent dans l'étable.

Ce n'est jamais sans émotion que l'on contemple le cheval sur lequel on va, pour la première fois, s'installer. Y aura-t-il compatibilité d'humeur; serez-vous de son goût; sera-t-il bon maître? Le Brutus est bien haut sur jambes, cela augmente les chances d'aventure malheureuse; l'Ayau est plus bas, il a l'air plus traitable aussi... Optons pour l'Ayau.

Nous partons. Mon guide prend les devants. Il a l'air d'un général d'armée, solidement campé sur sa selle haute de gardien, les jambes droites, les pieds chaussés de sabots bien enfoncés dans les étriers grillés en fer forgé, et son trident sous le bras droit.

— Eh! à partir! c'est le refrain de tous ses discours, c'est la devise de toute sa vie. Il dit cela à un ton résolu qui entraîne: " Eh! à partir! — Cela ne veut rien dire, à tout prendre, mais cela est plein d'expression quand même. Partir, c'est toute l'occupation de cet homme toujours en route, toujours chevauchant.

" Eh! à partir! " pour les points extrêmes de l'horizon immense; partir pour ces nappes blanches qui scintillent et qui dansent en mirages mouvants dans le ciel bleu... — Eh! à partir!

Et moi aussi je pars, et j'ai dans le cœur une joie de lumière, d'espace, d'infini, et ces steppes inutiles, et ce grand ciel sans bornes, et ces eaux immobiles revêtent une signification et me remplissent de bonheur.

Nos chevaux prennent cette allure particulière aux animaux des plaines et des déserts, le pas rapide et soutenu qui est presque le trot et qui peut durer des journées entières sans se ralentir. Ils marchent sans bruit dans le sable mou et laissent derrière eux l'empreinte large et régulière de leurs sabots sans fers. A la moindre pression du genou ils s'élancent au galop; ce sont alors des courses folles, échevelées. Il n'y a pas d'obstacle qui puisse les arrêter; les tamaris, les salicornes touffues, les dunes amoncelées sous le vent de mer sont enjambées, foulées, et l'on a

l'impression que la matière est vaincue et que l'on flotte libre, à l'aventure, sur les ailes d'un nuage blanc.

Cette impression redouble lorsqu'on s'élance dans les eaux calmes d'un de ces immenses étangs qui reflètent le ciel sans en atténuer l'éclat. Les chevaux semblent alors fouler la lumière; ils piaffent dans les clartés insondables, ils éclaboussent de gouttelettes innombrables le royaume des brises et des oiseaux.

Les oiseaux!... nous en faisons partir des nuées. Il y a des étangs qui en sont littéralement couverts: macreuses, canards et flamants se croisent et jacassent avec de petits cris plaintifs ou des coups de trompe nasillards, ils se confondent par instants avec les reflets des vagues qu'ils soulèvent, et le va-et-vient de toutes ces petites choses blanches et rosées, le jeu des vagues et des oiseaux ajoutent à toutes les vibrations de cette nature étrange une vibration nouvelle, comme une palpitation de vie.

A notre approche les flamants prennent leur vol. Ils se répandent dans le ciel comme un grand éventail, puis inclinant tous du même côté, ils s'enfoncent en longues files dans l'horizon lumineux.

L'œil de Campé scrute toutes les distances; il cherche les taureaux, qui me causent une véritable obsession. Tout à coup il part dans une direction nouvelle: Li biau.

Li biau, (les bœufs), c'est le mot magique qui fait courir tout véritable Provençal. C'est à ce cri de ralliement que les villageois s'assemblent pour tourmenter les pauvres bêtes, qui ne connaissent de la civilisation que les foules endimanchées, excitées et hurlantes.

Li biau! combien ils doivent haïr l'homme et le craindre, lui qui transforme toujours l'usage en abus et qui détourne de leur fin providentielle les biens qui lui ont été accordés à profusion.

Mais nous approchons du troupeau. De toutes parts au loin se dressent des têtes curieuses émergeant des roseaux, nous fixant avec un mélange de crainte et d'audace, têtes fines de vaches, rappelant le cerf par l'allongement du museau, têtes terribles de taureaux d'un noir d'ébène, vieux habitués des ferrades, balafrés, éborgnés souvent par le trident des toucheurs.

Voici les veaux, timides, poilus, méchants déjà et tristes comme des enfants de bohémiens pourchassés. Tout ce monde, silencieux et louche, a je ne sais quoi d'effrayant; les échines qui percent la peau, le poil qui se hérissé, les petits yeux noirs qui brillent d'un éclat extraordinaire, ont quelque chose de diabolique, et ce n'est pas sans émotion que l'on s'aventure au milieu d'un pareil troupeau. Comment leur faire comprendre, à ces pauvres bêtes, que je suis un ami, que je leur veux du bien, que le mystère de leur existence passive et mélancolique m'opprime?...

Tout à coup il se produit un grand émoi. Un des chiens qui nous accompagnent, vilain barbe sale à la mine sournoise, s'élance à la gorge d'un veau de quelques jours. Campé se précipite au secours de l'animal, il appelle, il crie, il roue de coups le chien qui ne veut ou ne peut plus lâcher prise. Aux beuglements du veau, la mère arrive, pauvre bête efflanquée, affolée, hurlante. Elle s'abat tête baissée sur le chien qui, semblable au battant d'une cloche, est projeté, balancé en tous sens. Tout le troupeau s'en mêle et s'agite. Les taureaux entourent le groupe fantastique des combattants; les coups de trident, les coups de corne pleuvent dru sur le chien qui, enfin, lâche sa proie et s'en va, la queue basse, se cacher dans un buisson de tamaris.

La vie libre au sein de la nature a fait naître chez ces bêtes l'instinct de la solidarité pour la défense commune; mieux que cela, elle a développé à un haut degré leurs facultés affectives.

J'avais quelques doutes au sujet de l'authenticité du fait chanté par Mistral à l'occasion de la mort de Mireille:

*Ansin, dins uno grand manado,
Sé no ternenco es debanado,
A l'entour dou cadabre estendu pèr toujour,
Nòu vèspre à-de-rèng, tau e tauro
Van, souloumbrous, ploura la pauro,
Et la palun, et l'oundo, et l'auro
De si doulourous bram restountisson nòu jour.*

Ainsi dans un grand troupeau, si une génisse a succombé autour du cadavre étendu pour toujours, neuf soirs consécutifs, taureaux et taures viennent, sombres, pleurer la malheureuse, et le marécage, et l'onde, et le vent, de leurs douloureux gémissements retentissent neuf jours.

Je voulais en avoir le cœur net, et le gardien du troupeau, que je questionnai sur les mœurs de ses bêtes et qui croyait fermement, lui, aux larmes des taureaux, me proposa de m'en donner la preuve. Il réunit le troupeau et le poussa vers un point distant de quelques milles où il avait enfoui une génisse, plusieurs mois auparavant. A peine les premiers animaux furent-ils parvenus à l'endroit où la fosse avait été creusée, qu'ils s'arrêtèrent en reniflant bruyamment. Ils se mirent à gratter le sol et à le flairer en mugissant. Rien ne peut donner une idée du caractère pathétique de cette scène. Les bêtes, pressées les unes contre les autres, semblaient se confier leur douleur et leur émoi; il y en avait qui levaient la tête en beuglant d'une manière déchirante, il y en avait qui grondaient sourdement, la gueule grande ouverte; toutes étaient agitées, inquiètes. Même pour ces créatures d'un ordre inférieur, la mort est bien le roi des épouvantements.

Après les taureaux, les chevaux. Ils sont, eux aussi, répandus à profusion dans les marais, émaillant le paysage de nombreuses taches blanches. Ils errent à l'aventure en chassant les moustiques de leurs longues queues. Il y a les vieilles juments, pleines d'expérience, qui s'en vont droit devant elles, la tête basse, l'œil pensif et attristé. Leurs poulains noirs ou bruns trottaient et gambadaient autour d'elles, s'éloignent ventre à terre pour revenir aussitôt après, saisis de peur de se sentir tout seuls, loin du troupeau. Il y a les étalons rétifs et vagabonds dont les pieds de devant sont entravés au moyen d'une corde solidement nouée. Ils ne marchent que péniblement, en boitant. Quelquefois le gardien les délivre. Ils conservent alors un moment leur allure de bêtes estropiées, jusqu'au moment où un faux pas leur apprend qu'ils sont libres et qu'ils peuvent reprendre le galop.

Vers le soir, à l'heure où les moustiques sont particulièrement méchants, on voit toutes ces bêtes se réunir en peloton et partir, crinières déployées, la queue au vent, pour aller respirer la brise de la mer.

Le sol tremble alors et rend un bruit sourd qu'accompagne le tintement des quelques clochettes suspendues au cou des mères. Les rayons obliques du soleil qui descend illuminent les croupes luisantes et se jouent dans les tourbillons de sable fin que soulèvent les sabots des chevaux.

Nous approchons de la mer. Sa ligne bleue se dessine au bout de la grande avenue bordée de pins, qui semble être l'œuvre de Le Nôtre et qui conduit à la cabane de César, le garde en second.

Trois ou quatre taureaux, allongés comme des chiens sur la plage, ruminent paisiblement. Leurs camarades, enfoncés jusqu'au ventre dans la mer, regardent d'un œil indifférent et stupide les vagues qui déferlent autour d'eux.

A l'horizon, bien loin, les pêcheurs des Saintes-Maries passent avec leurs voiles blanches. Un vapeur sème dans l'espace le nuage à peine perceptible de sa fumée grise.

Nous nous arrêtons quelques instants chez César. C'est un grand Camarguais osseux, desséché par la fièvre, à l'œil dur, presque redoutable. Il est la terreur des braconniers après avoir été l'effroi du garde-chasse.

Sa femme l'a quitté depuis peu, elle se mourait d'ennui et de mal'aria dans ces solitudes, la pauvre Arlésienne.

L'habitation, perdue dans les sables, est un ancien poste de douaniers, se composant d'une série de petites pièces ouvrant sur la mer. Quelle vie que celle du malheureux solitaire qui n'a pour toute société que le bruit incessant des vagues, et qui ne voit des humains que la petite flamme intermittente du phare de l'Espiguette tout là-bas, du côté d'Aigues-mortes.

Mais il est l'heure de rentrer aux Salins. Le soleil descend déjà dans la brume du côté des Cévennes, qui prennent une teinte violette. Les étangs s'allument et renvoient sans la déformer l'image du globe enflammé qui grandit à mesure qu'il se rapproche de l'horizon.

Les buissons de tamaris dessinent sur la ligne claire du couchant leurs silhouettes délices, et les salicornes rouges et jaunes s'emplissent d'ombre en se décolorant.

... Voici la nuit déjà. C'est à peine si l'on distingue les canards sauvages qui passent en allongeant le cou. Le ciel s'emplit d'étoiles: les constellations viennent les unes après les autres prendre leur place accoutumée dans l'immense firmament.

Tout est paix, silence et harmonie dans la Camargue solitaire, et de l'ensemble des choses inanimées s'exhale comme un cantique d'adoration.

De sa première et laborieuse campagne en Camargue et en Crau, Burnand rapportera des études dont il tirera les vivants éléments des grandes toiles provençales qu'il mettra au point dans son atelier de Versailles. Quelle vigueur, dans ces toiles: des galopades furieuses de taureaux échappés luttant de vitesse avec le centaure fougueux qu'est le gardien vissé sur son petit Camargue. Ou bien des pages de rêve et de silence sous l'écrasant soleil: les étangs reposent, les taureaux dorment; de grandes paires d'ailes planent mollement au-dessus des immenses espaces.

Avec ces tableaux du Midi continueront à alterner d'autres œuvres inspirées par des séjours en Suisse: une Fileuse valaisanne, le Matin, le Vallon (Sépey), et surtout cette Pompe à feu où l'on croit entendre piaffer dans la boue d'un chemin joratois les lourds chevaux de chez nous, et heurter sur les pierres le cliquetis d'un chariot rouge chargé de massifs paysans.

C'est au printemps de 1880 que Burnand répondra de nouveau à l'appel de la Provence.

Entre temps, une idée, un ancien projet d'abord vaguement caressé, s'est précisé dans son esprit: celui d'illustrer Mireille, le poème de Frédéric Mistral.

Depuis quand rêve-t-il d'interpréter par le crayon les pages éblouissantes du rénovateur de l'âme provençale?

— Il y avait des années, écrit-il dans ses souvenirs, que plusieurs de ces scènes tour à tour rustiques et classiques me hantaient. ” Nous l'avons déjà vu aux Baux et dans le désert de la Crau évoquer le poème de Mistral et esquisser des croquis en vue de cette œuvre future. Ce désir a pris corps avec plus de netteté, semble-t-il, depuis que Burnand s'est fiancé, puis marié (1878) avec la fine Julia Girardet, incarnation prédestinée de son héroïne.

Nous retrouvons donc l'artiste en mai 1880 en Camargue, trois années après sa première prise de contact avec ce pays étrange qui a comblé son désir des grandes plaines sauvages et dont il a su exprimer déjà non point seulement la rêveuse poésie, l'éblouissement paradisiaque, mais le caractère pathétique.

Dès maintenant c'est sa Mireille à lui dont l'image s'identifie dans son cœur à la jeune fille chantée par Mistral. Il la situe et l'aperçoit comme en rêve dans les vastes lagunes, au seuil des mas, sous l'ombre des micocouliers, dans l'église des Saintes. Ce sera, dès lors, déjà en illustrateur du poème qu'il parcourra le Midi, Arles, Avignon.

Il rôde autour de Maillane, sans avoir abordé encore l'homme dont le poème l'enivre. Il suit son idée à lui, voulant placer plus tard F. Mistral devant une œuvre esquissée mais déjà voulue, clairement affirmée. Il craindrait que la moindre influence pût peser sur sa conception personnelle, car Eugène Burnand est déjà et restera un artiste volontaire, réfractaire à toute emprise.

Mai 1880. Il installe sa jeune femme à Sorgues, chez son frère.

Elle est pour la seconde fois en espérance, et ne saurait affronter les fatigues et l'inconfort d'un séjour en Camargue.

Les lettres quotidiennes de son époux la renseignent sur ses faits et gestes, ses recherches et ses difficultés, ses émotions d'artiste en quête de types, de paysages, d'inspirations.

Le voilà qui écrit dans le train, moins d'une heure après avoir quitté le petit groupe dont il emporte l'image dans son cœur, cette famille naissante nichée dans une chambre de Sorgues.

— Ce petit groupe ravissant, que je vois si bien quand je ferme les yeux, ma Julia avec sa poussette et mon Dri, ce petit tout est tellement le centre, le pivot de ma vie...

... Toi qui chaque jour réalises mieux et dépasses cent fois l'idéal que je m'étais formé de mon épouse. Je la voulais chrétienne, je la voulais aimante, je la voulais douée, je la voulais gracieuse, je la voulais artiste, je la voulais aimable avec ceux que j'aime, filiale avec mes parents, fraternelle avec mes frères et sœurs, enthousiaste de la montagne, enthousiaste du Midi... Je voulais que la famille de Montpellier l'aimât; je voulais qu'elle fût bonne mère, assidue auprès de son enfant. Je la voulais telle que tu es...

Adieu, je te quitte pour observer, puisque c'est pour apprendre que nous voyageons, mais comment se fait-il qu'au haut de chaque colline, sur le front de chaque Provençale, j'aperçoive toujours un chapeau noir et blanc avec des épis tout autour?

Adieu, voici Avignon... vignon, 5 minutes d'arrêt!

Aucun doute: l'artiste est amoureux. Le voilà prêt à verser son amour dans l'illustration du poème dont son cœur est tout plein.

Arrivé à Miramas le peintre fait une rencontre.

— Je demande au chef de gare l'heure du départ. A 7 heures me dit-il. J'ai donc cinq heures à attendre. Je lui fais part de ma vocation, de mon désir d'illustrer Mireille, etc. et il se trouve que le dit chef est un grand amateur d'art, natif de Fontainebleau ou Barbizon, ayant connu Millet et me citant plusieurs artistes en renom. La connaissance est faite. Il m'offre de me conduire dans un mas important qui borde la Crau et nous partons.

Pendant le trajet, descriptions enchanteresses sur ce que nous allons voir, tout cela au travers de vergers immenses de superbes amandiers. Nous arrivons chez un de ses amis, Louis Jourdan, auteur, poète provençal, qui nous reçoit au mieux.

L'illustration que je vois sur la table me sert d'introduction. Il a remarqué les Cochers, le Pont-Neuf, les Patineurs... M. Jourdan arrive d'Alger. Il est connaisseur et fin observateur, fanatique de Mireille.

Je puise auprès de lui des données importantes, des noms de mas...

Enfin nous arrivons dans les cailloux, auprès d'un grand troupeau. Le berger a un type intéressant, l'air sauvage et rude du montagnard, et le costume classique, couleur laine naturelle et jaunâtre comme les robes de capucins.

Je le poste en silhouette et fais un assez mauvais croquis qui me sera utile néanmoins.

... Mon regard se perdait dans l'immensité de cette Crau tant rêvée. Rien ne peut donner une idée de cette puissance inerte, de ce tombeau de cailloux gisant de tout leur poids doublé de celui des siècles.

Le surlendemain, course à pied dans la Crau.

— Je rencontre un berger sublime, le roi David en personne, un peu méfiant, mais brave homme.

Je continue à être pris pour le plus humble photographe, cependant mes libéralités me remettent en honneur et du coup je conquiers la considération qui m'est due. ”

Le peintre espère s'échapper pour un jour à Sorgues. Il cherche des prétextes impérieux.

J'ai un habit aux poches défoncées, des souliers qui baillent à se détraquer la semelle, du linge douteux, pas de manchettes, de mauvais crayons. Tu vois que ce sera même un acte de haute sagesse que de faire la petite folie en question. ”

Après cette brève absence auprès de sa jeune femme et de son André, le voici revenu à Arles, en quête de

Il manque la page 58 dans l'édition originale...

CHAPITRE III

PREMIERES RENCONTRES AVEC FREDERIC MISTRAL

Ses travaux préparatoires hardiment menés, Eugène Burnand décide de jouer sur une première démarche le projet qui devait en quelque mesure décider du succès de sa carrière. A peine âgé de trente ans, artiste débutant dont la renommée n'avait

encore qu'un éclat naissant, porté par l'ardeur de son désir, il se présente un jour chez l'éditeur Charpentier, propriétaire de l'édition in octavo de Mireille parue en 1859 à Avignon. Il est muni d'une lettre de recommandation très chaleureuse de M. Giacomelli, le peintre des oiseaux, versaillais, son ami.

M. Charpentier n'est pas en mesure d'entreprendre lui-même une édition illustrée, mais autorise l'artiste à proposer l'affaire à Hachette.

Le terrain était, comme on dit, bien préparé. En effet, Eugène Burnand avait déjà travaillé pour la maison Hachette. En 1877 il avait illustré avec une habileté remarquable un récit de voyage du Dr Harmand, *Le Laos et les populations sauvages de l'Indochine*, qui occupa plus de 300 pages du *Tour du Monde*, publication fondée par M. Charton et éditée par Hachette. Il préparait l'illustration d'une seconde narration écrite par le Dr Neis, *Voyage dans le Haut Laos*, qui devait paraître à la même époque, en 1880. Le talent déployé par le jeune artiste dans ces œuvres... d'imagination, où l'on voit déambuler des éléphants et circuler des Tonkinois coiffés, dit Burnand, de leur abat-jour national, avait été apprécié.

Je saute dans un fiacre, et me rends en hâte chez M. Templier. Le cher homme, que j'aime à l'égal d'un parent, fait à mes dessins le meilleur accueil. Mireille est une de mes œuvres favorites, me dit-il, et je suis tout disposé à en entreprendre une belle édition illustrée. Retournez dans le Midi, étudiez la Provençale, et rapportez-moi vos dessins. En tous cas, assurez-vous de l'autorisation de Mistral.

—.. Je pars le cœur gonflé de joie, et je rentre à Versailles.

Toutefois, Eugène Burnand ne connaît aucunement l'auteur de Mireille. Frédéric Mistral a vingt années de plus que lui: 50 ans. Il est au faîte de sa renommée.

Il avait été, en 1854, à la réunion du château de Fonségugne, l'un des sept poètes qui fondèrent le félibrige. Il avait contribué à la création de l'*Armana provençau* (1855) organe de la propagande félibréenne édité par la librairie Roumanille.

Rarement circonstances plus défavorables, écrit Léon Daudet, avaient environné la naissance d'un mouvement tel que le félibrige. Toute la politique jacobine et impériale combattait la tentative de Mistral. La machine à centraliser, à diviser, à gaspiller, à appauvrir, à décourager, fonctionnait sur tout le territoire, au milieu du silence et de l'atonie des tendances contraires. Le poète ne se découragea pas. Pour le sauvetage de sa race, de sa coutume, de son langage, il utilisa les dons merveilleux dont l'avait comblé la Providence; il mit ces trésors sous la sauvegarde de la beauté et de la raison.

C'est en 1859, à 29 ans, que Mistral avait publié en Avignon son poème rustique de *Mirèio*, que le glorieux Alphonse de Lamartine, à qui le poème était dédié, devait saluer, dans son cours de littérature, comme l'œuvre d'un grand poète épique, d'un poète primitif qui d'un patois vulgaire faisait un langage classique.

Frédéric Mistral poursuivait plus tard son œuvre de rénovation nationale. Par le *Chant de la coupe* (1868) il avait appelé les poètes catalans à fraterniser avec les félibres. En 1878 il exaltait dans l'*Hymne à la race latine* l'idée de rapprochement des nations latines.

En 1876, il avait été nommé Capoulié (grand maître) du félibrige, et travaillait présentement à son *Trésor du Félibrige*, dictionnaire provençal-français, admirable encyclopédie de la langue d'oc.

Entre toutes les productions félibréennes, les œuvres de Mistral se distinguaient par une puissante inspiration unie à l'art le plus savant. Après Mireille, il avait écrit

Calendal, glorification de la Provence héroïque, et un recueil de poèmes, les Isles d'or (les îles d'or).

Voilà ce qu'Eugène Burnand savait de Mistral, au moment de s'adresser à lui. La distance était vertigineuse, du jeune peintre moudonnois frais émoulu des écoles, à ce grand personnage de renommée universelle.

Mais Eugène Burnand, à la lecture des œuvres de Frédéric Mistral, avait senti ou deviné autre chose, une chose qui peut-être rapprocherait les distances et créerait un climat d'harmonie entre eux.

Il devinait qu'il trouverait en ce grand poète un homme dont les conceptions de vie et d'art seraient très proches des siennes propres.

Mistral et Eugène Burnand, artistes-nés, avaient été élevés l'un et l'autre dans la foi chrétienne. Tous deux voyaient la nature en humbles serviteurs de Dieu et, glorifiant l'œuvre sortie des mains de Dieu, voulaient du même coup servir le Créateur de toutes les beautés dont nous vivons.

Chrétien, Frédéric Mistral l'était, d'une âme profonde et sincère. Il avait, dès l'enfance, respiré les souffles qui parcourent son pays, la piété dont il est imprégné. Si, de Maillane, Mistral regardait vers le nord, c'est Avignon qu'il apercevait, la ville où les papes, alors chefs de toute la chrétienté, ont régné 70 ans, laissant comme souvenir de leur séjour la masse colossale du Palais dressé magnifiquement le soir dans le flamboiement du soleil couchant, et l'église qui met par dessus le rocher des Doms l'éclat d'une Vierge dorée... Avignon, cette ville que Rabelais, émerveillé du son des cloches toujours en branle dans les églises et les couvents, appelait l'Isle sonnante...

Les armes de Maillane portent le monogramme du Christ et les clous de la Passion. Les ancêtres de Mistral avaient été des croyants; son père, une sorte de grand patriarche, marié sur le tard en secondes noces à celle qui devait être la mère de Mistral et qu'il rencontra à la moisson dans une scène dont la grandeur biblique rappelle celle de Ruth et de Booz. Le vieillard n'avait lu que trois livres: L'Evangile, l'Imitation et Don Quichotte. Aux veillées d'automne, il lisait la Bible à ses enfants et à ses domestiques. C'est Mistral lui-même qui l'a évoqué, le soir, été comme hiver, agenouillé sur sa chaise, tête découverte, les mains croisées sur le front et faisant à voix haute la prière pour tous. Il l'a montré à son lit de mort, dernier des patriarches de Provence, dernier de cette génération austère, religieuse, humble et disciplinée, faisant à sa famille les adieux d'un sage et d'un chrétien: Mes enfants, allons, moi, je m'en vais, et à Dieu je rends grâce pour tout ce que je lui dois, ma longue vie et mon labeur qui a été béni.

Plus tard, Frédéric Mistral avait poursuivi son instruction au couvent de Saint Michel-de-Frigolet, dans la Montagnette. L'odeur de la montagne nous rendait ivres, écrivait-il, et, plus tard, se ressouvenant de ces années charmantes il s'écriait: — O arômes, ô clartés, ô délices, ô mirage! ô paix de la nature douce! quels espaces de bonheur, de rêves paradisiaques vous avez ouverts sur ma vie d'enfant!

Ses amis provençaux étaient chrétiens, Roumanille, surtout, qui était son aîné de 18 ans et avait été son maître en Avignon.

Et le poème enfin que rêvait d'illustrer le jeune artiste vaudois, Mirèio, est un poème chrétien, ou plutôt tout nimbé de la tradition chrétienne dont la terre provençale est imprégnée depuis des siècles.

Dès la troisième strophe de Mireille, le poète invoque le Christ.

— Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, qui es né parmi les pâtres, enflamme ma parole et donne-moi du souffle...

La mort de Mireille, une page pathétique et sublime, est une sorte de passion laïque d'où monte comme d'un crucifix une piété pleine d'amour.

— Heureux donc qui prend les peines — et qui, en faisant le bien, s'épuise — et qui pleure, en voyant pleurer les autres; et qui — jette le manteau de ses épaules — sur la pauvreté nue et pâle; — et qui avec l'humble s'abaisse — et pour celui qui a froid fait briller son foyer.

— et le grand mot que l'homme oublie, — le voici: la mort, c'est la vie! Et les simples et les bons, et les doux, bienheureux! — A la façon d'un vent subtil, — au ciel il s'envoleront tranquilles, — et quitteront blancs comme des lis — un monde où les Saints sont continuellement lapidés!

Comme l'écrit encore M. Ripert:

— Au moment même où dans les cercles de la pensée française la génération de Leconte de Lisle, de Louis Ménard, de Taine, de Renan dressait le paganisme en face du christianisme, et jetait au nom de la beauté grecque l'anathème au vil Galiléen, un fils de fermiers provençaux, sans avoir souci ni même conscience de ces oppositions scolaires et scolastiques, unissait dans un poème parfait, de façon toute spontanée, la splendeur de l'art antique à la pureté de l'inspiration chrétienne. L'humble écolier du grand Homère, comme se désignait Mistral lui-même, était déjà devenu lui-même un Homère, un Homère chrétien.

Telles sont les nobles choses qu'Eugène Burnand avait encore apprises ou devinées sur le compte de son poète, et voilà ce qui lui semblait préparer les voies à son audacieuse démarche.

Le poème de Mireille avait été mué en opéra en 1864 par Michel Carré sur la musique de Charles Gounod. Il attendait encore son illustrateur.

Le peintre apporta à la rédaction de sa lettre un soin dévotieux. Penché avec sa jeune femme sur ce texte, il composa une lettre... une lettre comme on n'en écrit qu'une en sa vie, émue, enthousiaste, respectueuse, lyrique et solennelle.

A ces ouvertures portant la marque d'une confiance juvénile, Mistral répondit par les lignes suivantes tracées d'une écriture fine, spirituelle, espacée et claire.

Maillane, 18 novembre 1880.

Monsieur,

Je suis tout disposé à publier une édition de Mireille illustrée et à accueillir l'artiste qui retracera dignement les scènes et paysages de ce poème... mais voici ce qui se passe:

— il y aura bientôt trois mois, je reçus la visite d'un peintre parisien (M. Oscar M., professeur de dessin d'art de la ville de Paris) qui me fit exactement la même proposition que vous. M. M. a travaillé aussi pour le Tour du monde et pour la Maison Hachette. je répondis à cet artiste dans les termes suivants: je consens volontiers à une illustration de Mireille, mais n'étant pas en mesure de juger d'ici votre travail, tâchez de trouver un éditeur qui veuille se charger de publier vos illustrations, et alors seulement nous pourrons traiter ensemble... M. O. M. me

répondit qu'il allait s'occuper de cela, dès sa rentrée à Paris, mais je n'ai plus reçu de nouvelles.

telle est ma situation. je n'ai aucun engagement. je puis donc vous répondre la même chose. vous comprenez en effet qu'il nous faut ici une belle édition comme celles que les grandes maisons de librairie publient pour le jour de l'an. un livre populaire comme Mireille, qui est à cette heure traduit dans toutes les langues, aurait certainement un grand succès dans toute l'Europe, s'il contenait dans ses illustrations les paysages, les monuments et les costumes de Provence. or, pour faire la dite édition, il faut une mise de fonds considérable, et c'est donc un éditeur qu'il s'agit de trouver.

je vous ai parlé à cœur ouvert, à vous maintenant de trouver une issue. ou voyez M. M., et entendez-vous pour illustrer Mireille en collaboration, ou bien tâchez de faire agréer votre projet et vos dessins par M. F. Didot, ou Hachette, ou tout autre de ce genre. nous pourrons nous entendre alors définitivement et je ne demande pas mieux.

mais veuillez, dès que vous aurez pris quelque détermination à ce sujet, me tenir au courant, pour que je ne me lie qu'à bon escient et qu'il n'y ait de regret pour personne.

Réponse délicate et pleine de tact.

Toutes les lettres de Mistral (on le verra) sont rédigées de ce même ton tranquille. Rien d'ampoulé, aucune recherche, aucune éloquence. Quand le sujet traité le soulève, Frédéric Mistral écrit une phrase émue, prenante, qui communique au lecteur une vibration.

Toute la poésie de Mistral est ainsi: discrète; pathétique seulement dans la mesure exacte où l'écrivain lui-même est exalté par l'histoire qu'il raconte.

L'écriture révèle les mêmes qualités. La ligne est parfois, tout en restant limpide, si menue, les lettres si fines, qu'on pourrait, si ce terme n'était irrévérencieux, parler de pattes de mouche, mais il vaudrait mieux dire: pattes de cigale.

Un trait bien particulier, et bien révélateur de sa modestie, c'est que Mistral n'emploie presque jamais la majuscule. Après un point, la phrase repart sur une minuscule. Seule l'M du mot Mistral et le paraphe de sa signature s'affirment par une capitale et une arabesque élégante et ferme.

Ce sont bien là les pages écrites par un homme au cœur délicat, infiniment sensible à la beauté, soulevé d'un idéalisme sincère et non pas littéraire, parfaitement pur de toute déformation académique et de tout snobisme de gendelette.

Eugène Burnand n'est qu'à moitié content, on le conçoit, de cette première réponse. Mais il ne se tient pas pour éliminé.

Trois semaines plus tard, le 1er décembre (1880) F. Mistral lui écrit la lettre qu'on va lire.

j'ai du loyalement prévenir M. M. de ce qui se passait. M. M. me répond que la maison F. Didot accepte ses dessins ainsi que l'impression de Mireille illustrée.

Vous voyez ma situation qui n'est pas sans embarras. je ne pourrai donc me décider qu'après avoir vu un spécimen des principales planches faites par chaque artiste, donnant la préférence à celui qui aura le mieux exprimé l'idéal que je me fais de Mireille et le sentiment du paysage.

Eugène Burnand s'est démené auprès d'Hachette et informe Mistral du succès de ses démarches. Cinq jours plus tard (6 décembre) celui-ci écrit encore:

— Puisque la maison Hachette se décide à publier une Mireille illustrée, j'attendrai qu'elle veuille bien m'écrire...

la question est maintenant simplifiée et, quel que soit le dessinateur préféré, je pourrai offrir à l'autre une compensation artistique pour utiliser ses études. j'ai publié un autre grand poème provençal intitulé Calendal en 12 chants comme Mirèio et qui prête singulièrement à des illustrations de ce pays-ci.

M. Henri Maréchal, auteur de la musique de l'Ami Fritz et des Amoureux de Catherine travaille à un opéra tiré de ce second poème par M. Paul Ferrier.

Les choses se précipitent, et, semble-t-il, en faveur de l'artiste vaudois.

Mistral écrit le 17 décembre:

— J'ai lu avec un vif intérêt l'énuméré des dessins que vous avez conçus au sujet de Mireille.

je désire maintenant avec vous que la maison Hachette prenne au plutôt (sic) une décision, et je vous salue cordialement.

Eugène Burnand devine peut-être les raisons de la préférence que marquera le poète pour le candidat vaudois. En réalité, Mistral se défie des Parisiens, et de ce qui vient de Paris. Et puis M. Templier a su faire valoir à ses yeux le talent déjà éprouvé d'Eugène Burnand.

Celui-ci ne perd pas une heure. Il complète son dossier d'esquisses et de dessins, en grande hâte, avec la fièvre que lui donne la quasi certitude du succès.

Et un jour vient où il se décide à risquer l'épreuve décisive. Son père, le colonel Edouard Burnand, est en séjour à Sorgues. Le peintre, retenu à Paris auprès de sa jeune femme qui vient d'accoucher de son second fils, choisit ce délégué de marque, le priant d'aller porter à Mistral son portefeuille.

Le colonel est un homme d'une délicate courtoisie, qui connaît bien le Midi, et qui l'aime.

Nul n'aurait pu avec plus de doigté et de charme ouvrir les voies au succès.

Nous avons retrouvé deux lettres dans lesquelles le colonel raconte à son fils, et à sa sœur Madame de Cérenville, son entrevue mémorable avec le grand Mistral.

Sorgues, 10 février 1881.

Donc hier matin à 6 heures j'allumai ma bougie, et ce n'était pas sans quelque émotion que, mon gros portefeuille sous le bras, je quittai le Griffon.

Le temps était couvert, je craignais de m'embourber et surtout de tremper les dessins.

(Le colonel se décide à prendre un fiacre de Graveson à Maillane).

Anxieux et pourtant plein d'espoir je passais le magnifique pont de la Durance, je longeais les rochers de Frigolet, j'admirais de tous les yeux qui me restent les cultures, les cyprès, les eaux courantes qui longent la grande route de Tarascon, et ainsi arrivai-je au village de Maillane...

... La dernière maison à gauche sur la route de Saint-Rémy, dit A. Daudet.

Emile Ripert (Avec Mistral sur les Routes de Provence, chez Dragon, Aix-en-Provence 1931) montre par la plume et la photographie le village de Maillane, et les trois maisons qu'a successivement habitées Frédéric Mistral. Le poète a passé toute sa vie dans ce village: c'est là qu'est le berceau et c'est là qu'est la tombe.

L'enfant naquit au Mas du Juge, bâtiment rural situé hors du village, entouré d'une grande propriété, qui fut la demeure de son père, Maître François Mistral. Cette

maison est demeurée propriété du frère de Frédéric à la mort du père, et le poète s'en alla à cette époque habiter avec sa mère, la douce Adélaïde, la Maison du lézard, à Maillane même. C'est une demeure simple, de style provençal, ornée à son angle du côté de la place d'une niche abritant une Sainte Vierge. Au-dessus de la porte un cadran solaire, surmonté d'un lézard qui se chauffe au soleil, porte une inscription composée par Mistral:

*Gai lesert, béu toun soulèu
L'ouro passo que trop lèu,
Et deman ploura belèu*

(Gai lézard, bois ton soleil — L'heure ne passe que trop vite — Et demain il pleuvra peut-être).

C'est dans la Maison du Lézard que Mistral acheva d'écrire Mireille, qu'il avait commencé de composer au Mas du Juge.

Lorsqu'il épousa Mademoiselle Marie-Louise-Aimée Rivière, qui habitait Dijon mais appartenait à une famille dauphinoise apparentée à la sienne, Mistral fit construire pour elle, à l'automne de 1876, la petite maison à cinq fenêtres, à un étage, ornée au-dessus de chaque fenêtre de mascarons représentant des figures d'Arlésiennes, qui sera pour toujours la maison de Mistral. Dominant la porte d'entrée qui donne sur le jardin du côté opposé à la rue, on voit un cartouche sculpté représentant des instruments aratoires.

C'est dans cette dernière maison que pénétra le colonel Burnand.

— ... A 9 heures 1/4 le fiacre me déposait devant la maison neuve de Mistral. Une charmante femme en sabots vient me recevoir et m'introduire auprès de M. qui m'attendait.

Le cœur battait bien un peu, car enfin je portais avec moi César et sa fortune.

Nous nous sommes toisés; lui, grand, bel homme, me tendit la main.

— Vous êtes de Sorgues, Monsieur?

— Non, Suisse.

— Ah!

On allume le feu au salon. J'entre en matière et j'apprends d'abord que ce qui a fait hésiter Mistral, c'est la crainte que les illustrations faites par un Parisien n'eussent été traitées de chic sans études suffisantes des types provençaux.

Je voudrais être sûr que mes Provençaux ne soient pas des Provençaux du Boulevard des Italiens.

Car il y tient à cette illustration. Pour lui, c'est un monument qui doit briller en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Amérique.

— Eh bien, déballons!

Voici le dessin des Vanniers.

— Ah! c'est charmant.

Et puis les chevaux blancs! Ebahissement complet.

— C'est superbe, c'est grand, c'est olympique.

...

Voici le grand coup: Mireille et Vincent.

— C'est ravissant, quelle pose, quelle poésie dans le regard, quelle souplesse dans le jeune corps.

La partie était gagnée, je le vis bien... Non, il n'est pas bourgeois, Mistral.

— M. votre fils connaît donc le pays? Pourquoi n'est-il pas venu me voir? Je lui aurais facilité la tâche.

Naturellement je n'ai pas dit que tu n'avais pas voulu risquer une pression de sa part.

Le colonel note ensuite une série de remarques de Mistral touchant certains détails des planches.

Relevons les suivantes.

— La tarasque n'est pas juste; elle ne doit pas avoir d'ailes. C'est un crocodile à six pattes, animal antédiluvien qu'on trouverait dans Cuvier, sauf la tête.

Cour d'amour. Il t'envoie la photographie d'un petit temple qui se trouve aux Baux, et que, d'après sa disposition (3 sièges) on suppose avoir servi aux cours d'amour.

Ce monument fera très bien dans ta composition et sera strictement vrai.

Il t'envoie une photographie de son mas paternel, son lieu de naissance. Il tiendrait beaucoup, je crois, à ce que cette maison parût quelque part.

Il t'envoie une photographie d'Arlésienne et une romance illustrée. Il t'offre 50 jeunes filles au choix, dans la fabrique de Maillane.

En somme, il est heureux et fier de se voir illustré aussi consciencieusement. Sa femme est heureuse autant que lui.

Tous deux ils t'offrent l'hospitalité si tu veux venir chez eux. Il paraît le désirer...

Quant au chapeau, je lui dis qu'il devait ressembler à celui qu'il avait sur la tête.

— Prenez-le et envoyez-le à votre fils.

Il ne veut pas que tu le lui renvoies. Je te l'expédie. C'est intéressant. J'ai dit que tu préférerais recevoir la tête avec le chapeau.

Promenade dans le jardin. Nous parlons des internés (les Bourbaki que le colonel a reçus en Suisse). Je lui demande la permission de cueillir une branche de laurier-tin, en souvenir. Il en casse une grande. Je m'enhardis: je lui demande s'il a une photo de lui. Vite, il m'en donne une splendide. Nous parlons de Calendal. Il m'en donne un exemplaire avec dédicace au Colonel Burnand.

Nous déjeunons à nous trois. Sa femme est une ravissante Bourguignonne de 25 ans.

— J'avais bien jugé M. Burnand d'après sa correspondance, dit-elle.

Je lui dis que Mireille, c'est ta femme.

— Combien je voudrais la connaître!

Vous voilà au mieux, chers enfants, avec ce poète qui cherche un peintre pour la Provence. Je lui dis que tu y vises.

— Qu'il vienne dans ce pays! Il le fera connaître par ses tableaux, comme je l'ai révélé par mon poème.

C'est l'avenir pour toi, peut-être.

Les impressions laissées dans l'esprit du colonel Burnand par ce contact avec le maître provençal mûrirent et prirent tout leur sens avec le recul du temps.

Dans une interview donnée à Philippe Godet, le colonel les résumait en ces termes:

— Je m'attendais à voir Homère. Je rêvais une barbe vénérable, grise, un regard fatigué par la contemplation. Je me figurais un vieux poète campagnard cheminant pensif le long des chemins... Quel ne fut pas mon étonnement en me trouvant en face d'un superbe gaillard de haute taille, à la tête plantée crânement sur de larges épaules et surmontée d'un chapeau à la Rubens.

Ce n'est pas mon poète, c'est un officier de cavalerie... Mais non, il y a tout autre chose dans ce doux regard. Cet homme ne commande pas, il vous fascine et vous enveloppe. Sa voix caressante n'est pas faite pour parler à un escadron... Et pourtant, est-ce là le poète? Cet air de prospérité, d'aisance et de force déconcerte. Le poète doit, semble-t-il, porter quelque trace de souffrance: il a lutté, il a veillé, il a pleuré... Celui-ci n'est-il pas l'image même du bonheur? Tout en lui respire le calme, la sérénité joyeuse.

Curieuse rencontre entre ces deux hommes qui se ressemblent. Tous deux portent la barbiche de l'époque, dite impériale. Tous deux ont le même air martial, mais en même temps cette voix caressante, douce.

Mistral est un poète qui a l'air d'un officier. Edouard Burnand est un officier dont le cœur est celui d'un poète. Ils devaient se plaire mutuellement. Frédéric Mistral s'enthousiasma pour l'officier suisse, ce colonel d'une armée qui avait donné refuge en 1871 aux soldats de Bourbaki, au nombre desquels des mobiles du Midi!

Le poète amplifiait le rôle (en réalité secondaire) du colonel en cette circonstance.

— Mistral m'a quitté ce matin, écrivait plus tard Eugène Burnand. Il ne cesse de raconter que je suis le fils du colonel qui a été chargé de recevoir 80.000 Français en 1871. Je le laisse dire, cela lui ferait de la peine d'être mieux renseigné — Ces poètes!

Ce dernier extrait de lettre anticipe sur les événements: Eugène Burnand n'a pas encore rencontré en personne Mistral.

Il exulta de joie à l'arrivée des nouvelles de Maillane, communiquées en hâte par son père.

L'arrivée du chapeau de Mistral l'enchantait:

— Il me fait positivement battre le cœur. C'est toute la Provence, c'est le soleil, c'est le mistral. C'est ailé comme l'alouette, fier et imposant comme un paysan de la Crau.

Puis il courut à la maison Hachette: M. Templier est ravi de la façon dont Mistral a accepté mes dessins. Je lui ai lu quelques passages de votre lettre, cher père, et j'étais plus fier de l'auteur de l'épître que des exclamations élogieuses de Mistral.

C'était au tour de l'artiste d'aller voir le poète de ses rêves qui avait préféré au Parisien le jeune Vaudois originaire des contrées lémaniques qui sont aussi rhodaniennes, et s'était souvenu que provincial et provençal sont deux mots d'identique étymologie. La correspondance continue. De Mistral à Eug. Burnand.

Maillane, 16 février 1881.

Mon cher Monsieur,

Votre excellent et très aimable père qui m'a fait le plus grand plaisir en venant me voir, a bien fait de vous engager au voyage de Maillane. j'ai été très satisfait de la visite de vos dessins. il y a là des choses superbes et des études fort heureuses. la tête de Mireille qui, paraît-il, est le portrait de Madame Burnand, est infiniment sympathique..., en un mot j'ai vu avec plaisir que vous aviez pris sur les lieux une foule d'excellentes choses.

il ne nous reste plus qu'à nous voir pour examiner ensemble les observations que je puis avoir à vous faire sur l'interprétation de tel personnage ou l'insertion de tel

paysage, ou l'opportunité de tel costume. nous nous entendrons sur tout; ce ne sera pas notre faute si le monument provençal ne devient pas un arc de triomphe.

Dûment engagé par le Maître à lui rendre visite, Eugène Burnand accompagné de son père se met à son tour en route pour Maillane.

Écoutons son récit mandé tout chaud, à sa jeune femme un jour de février ou au début de mars 1881. Nous copions un billet griffonné au crayon sur une table à l'hôtel de Maillane.

Par quelle série ininterrompue de protections et de bénédictions divines en sommes-nous arrivés à venir prendre pied au cœur même de la place dont nous ambitionnions tant la conquête, c'est ce qui fera longtemps le sujet de nos causeries intimes. Le fait est que nous y voici, et que bien habile sera qui nous en délogera...

Je voudrais t'écrire, mon artiste bien-aimée, des volumes remplis d'impressions, de faits, de conversations, de nuances...

Mais parlons peu et parlons bien!

Hier matin, nous quitions ce cher Montpellier à 10 heures 30, papa et moi... Arrêt de 2 heures à Tarascon pour faire un croquis de la Tarasque telle qu'elle figure dans les fêtes locales. A 2 heures nous arrivions à Graveson et montions dans un petit omnibus bourré, étouffant. Nous descendions à Graveson village et trouvions sur la route... Frédéric Mistral qui nous attendait. Nous nous serrons la main, nos regards se scrutent. Le premier moment est embarrassant. L'œil a des éclairs presque durs, d'une vivacité extraordinaire, quoique l'expression habituelle soit la douceur. L'accent... d'un franc méridional. Il nous offre un verre de bière; la conversation s'engage. Nous parlons de M. Templier, de M., et Mistral se plaît à constater que j'ai su enlever la position et que le pauvre M. est cruellement resté en place.

— Vous avez montré de la tête, allez!

En route pour Maillane nous achetons mille sujets. Nous parlons de Daudet, des types idéaux. Il est étonné que j'aie besoin de modèles. Il croyait que les artistes pouvaient aussi procéder par inspiration pure. Mais il reconnaît que le fait de la représentation matérielle exige d'autres moyens que la description idéale.

Du reste il montre un tact parfait, il ne veut en rien gêner ma liberté.

— Je vous comprends, vous voulez faire votre chef-d'œuvre, faites comme vous entendrez.

Nous arrivons à Maillane. La maison est jolie, un peu en dehors du village. Ce n'est plus paysan du tout.

L'intérieur de cette maison est figuré dans le volume de M. Emile Ripert.

Dans le vestibule, se font face le buste de Gounod et celui de Lamartine.

La salle à manger est meublée de chaises provençales au large dossier, au siège paillé; un bahut sculpté dominé d'une de ces élégantes panetières à claire-voie qu'on trouve dans toutes les maisons du midi, porte des faïences provençales, l'estanié, la farinière. Au mur sont fixés un fusil à pierre, des assiettes peintes de style local.

Sur le bahut, dès l'approche de Noël et jusqu'à la Chandeleur, Mistral, selon la tradition, dressait la crèche ornée de Santons (figures de saints) d'un art choisi. Au fond de la pièce, une vaste cheminée porte sur son rebord de pierre de vieilles lampes à huile, des chandeliers de cuivre.

— L'esprit se sent à l'aise, dit M. Ripert, dans cette demeure, parce que tout y est sincère et rappelle non une vaine recherche d'art, mais un souvenir du cœur.

Écoutons la suite du récit d'Eugène Burnand.

— Je dépose mon sac et nous entrons au salon. Voici Madame M., une ravissante jeune femme...

Charmant accueil; elle aussi scrute l'illustrateur.

Mistral s'anime et s'émeut de ses chauds récits; ses yeux se mouillent lorsqu'il parle de son père cet homme tellement puissant qu'il a dû le dédoubler pour le peindre, en la personne de maître Ambroise et de maître Raimond.

Je te dirai que j'ai été à mon aise, maître de ce que je voulais dire et qu'au total l'entrée en matière a été bonne.

Nous épluchons mes dessins en vue des modèles à trouver. Madame M. y met un entrain charmant. Vite elle habille sa bonne pour la pose; elle court au village chercher des modèles.

Pendant ce temps j'apprends à connaître mon poète. Il est modeste dans la pratique, ne cherchant à s'imposer en quoi que ce soit. Il a des vues d'une ampleur, d'une beauté inouïes et une extrême finesse d'idées et de sentiments. C'est bien l'auteur de Mireille.

Au souper, grande conversation religieuse. Nous sommes bien près de nous entendre avec cet idéaliste convaincu. Sa femme ajoute à la conversation des notes bien féminines... Papa a l'air heureux: il fait un doigt de cour à la maîtresse de maison.

Après l'excellent petit souper, longue séance à l'auberge où je fais poser deux beaux types de paysans jusqu'à 11 heures.

Dès le début, Mistral s'intéresse de très près à l'œuvre de celui qu'on peut appeler maintenant son collaborateur, et s'ingénie avec Madame Mistral à lui fournir les types et les modèles nécessaires à l'édification de l'œuvre.

Pas une heure n'est perdue. Pendant ce premier séjour à Maillane, tout le monde s'affaire.

Burnand observe les types qui passent dans les ruelles du village. Voici un paysan, un beau vieillard aux favoris courts et grisonnants, à la face puissante et fine.

— Mais voici maître Ramon! s'écrie le peintre.

— Tiens, c'est vrai, répond Mistral, je n'y avais pas pensé. Jamais l'idée ne m'était venue de prêter une physionomie réelle à mes personnages!...

Après le maître du mas des Micocoules, on se met en quête d'une Mireille, car Burnand, qui a déjà choisi la sienne, fait mine d'accepter la révision de ce choix, par égard pour les préférences possibles du poète.

— Lorsque je passe devant la fabrique (de soie) à l'heure de la sortie, je surprends parmi les groupes élégants des jeunes Arlésiennes, des œillades assassines: — C'est moi qui serai Mireille insinue une ravissante brunette.

Les ouvrières rentrées, je traverse les rangs pressés des métiers pour répondre au désir de Mistral, qui a organisé cette petite inspection; puis je croque dans une salle retirée les quelques élues qu'au milieu de mon intimidation, je distinguai dans la foule des gentils minois.

Un voisin harnache sa mule et fait avancer l'attelage provençal. Un autre organise une manière de foulaison sur son aire, avec de la paille déjà battue, et là, au grand soleil qui dore la poussière soulevée, les chevaux commencent leur manège, les fouets claquent, les fourches font leur grand geste...

C'était ravissant, écrit Burnand, de voir tournoyer ces 12 bêtes blanches suivies de leurs poulains, et j'ai maintenant, plus en tête encore que sur le papier, cette belle scène provençale.

CHAPITRE IV

AU TRAVAIL

Mais c'est une inquiétude qui a rappelé Eugène Burnand à Versailles. Son instinct ne l'avait pas trompé. Le spectacle qui l'attend à son retour est navrant, et le fait retomber aux dures réalités après son évasion dans le bleu.

Son fils premier-né, André, est gravement malade.

Oh ce retour dans notre appartement, la vision de ce cher petit être engagé dans les passages ténébreux qui le raviront à notre vue. Julia est inquiète, abîmée de fatigue. Le pauvre enfant a d'étranges mouvements de va-et-vient dans la tête. Le duvet de ses fins cheveux blonds est usé sous la nuque, ses yeux allongés ont une expression étrange...

Burnand écrit ses angoisses à ses nouveaux amis et la réponse arrive, témoignant de la cordiale amitié déjà née dans le cœur de M. et Mme Mistral.

De Mistral à Eugène Burnand le 19 mars 1881:

l'angoisse de votre lettre nous a navrés et nous prions tous Dieu ici pour qu'il vous épargne l'épreuve que vous redoutez. Mais avec les enfants s'il y a toujours crainte il y a aussi toujours espoir! l'existence d'un enfant est une naissance de tous les jours. espérons donc que Dieu exaucera les vœux de la pauvre mère et de tous ceux qui vous connaissent, qui vous admirent et qui vous aiment. madame Mistral prend la plus vive part à votre situation et salue de toute son âme madame Burnand. à vous de tout cœur.

F. Mistral.

Entre temps l'irréparable s'est produit.

C'est vers 8 heures du matin le 18 mars 1881, que cette âme pure s'envole dans un soupir. Le printemps souriait de toutes ses jeunes merveilles; un soleil radieux emplissait les jardins...

Le 23 mars c'est Madame Mistral qui prend la plume à l'adresse de la mère désolée.

Chère Madame,

Pardonnez-moi si je cède à un violent désir et prends la liberté sans vous connaître de laisser aller ma pensée et mon cœur vers vous, dans un moment si douloureux! Car je tiens à vous exprimer ainsi qu'à Monsieur Burnand toute la part que nous prenons à votre grand chagrin. Nous parlions souvent de vous, et nous nous inquiétions beaucoup (non pas à tort hélas) des dernières nouvelles que nous donnait la lettre de M. Burnand. Et aujourd'hui Dieu a placé dans son Paradis l'âme blanche d'un ange de la terre, qui nous regarde et nous sourit, de là-haut!...

Pourtant, chère Madame, moi aussi je pleure, car toutes larmes que je vois répandre sont pénibles, mais surtout celles qui tombent de vos yeux! Je comprends ce sentiment ineffaçable de l'amour maternel et les tortures que votre âme éprouve!

Et puis un lien de sympathie déjà m'attachait à vous. J'avais vu sur un dessin de votre mari vos traits empreints de tant de charme, que depuis lors vous n'êtes plus, pour moi une étrangère, mais Mireille, la Mireille toute sentimentale de Mistral...

Une année avant ce deuil, par une tendre dispensation du Dieu qu'il sert, le ménage Burnand a vu naître un second fils.

Les deux époux sont jeunes et courageux. Eugène Burnand écrit bien délicatement à ses parents lors de l'anniversaire de cette première épreuve, le 18 mars 1883.

Elle en dit long pour nous cette date du 18 mars; et le soleil radieux qui se lève ce matin est le même qui inondait notre petite chambre de la rue Rémond tandis que l'âme de notre enfant bien-aimé s'envolait pour les régions sereines de l'Eternité.

Oh que cette journée est encore vive au fond de nos cœurs. Il n'est pas un détail, pas une seconde de cette matinée de deuil qui ne se dessine aujourd'hui à nos yeux avec toute leur réalité. Et pourtant rien d'amer ne se mêle à tout cela... Il plane sur tout ce déchirement comme une lumière céleste qui l'adoucit et l'enveloppe. Bien plus, nous ne pouvons nous empêcher de voir dans la ressemblance si frappante de notre F. avec notre cher petit André le fait d'un véritable exaucement. On dirait que Dieu nous a rendu, sous les mêmes traits, l'enfant qu'il nous avait pris.

Ce qui demeure, c'est l'impression à la fois saisissante et douce de l'intervention de Dieu par le moyen de l'épreuve dans notre vie de famille et la certitude de sa fidélité et de son infinie bonté.

Burnand avait quitté Maillane et le Midi riche d'impressions et de croquis. Rentré à Versailles il s'applique à mettre au point dans son atelier ses esquisses, et à les transformer en eaux-fortes.

Il a appris dans l'atelier de son beau-père Paul Girardet, qui habite comme lui à Versailles, la technique de la gravure sur cuivre.

Eugène Burnand veut exécuter lui même son œuvre entièrement, et ne confie à personne la tâche de manier le burin.

Il travaille avec un soin extrême.

Je voudrais tant faire de ce volume, écrit-il à son père, une chose bien à part, une chose qui résiste, et pour cela il ne doit pas y avoir un pli de manche qui ne soit voulu et compris. Chaque personnage (et vous savez s'il y en a) exige une étude à part, et chaque étude me prend deux ou trois heures. Parfois la tête m'en tourne...

En somme j'ai bon espoir pour cet ouvrage qui sera je crois, d'une grande importance au point de vue de mon avenir. Déjà j'éprouve le besoin de faire beau avant de faire pittoresque et il se fait dans mon casier artistique une épuration utile qui me donne un vrai repos d'esprit. D'autre part, le résultat du Salon, l'écœurement que me donnent cette course au clocher, ces déceptions continuelles, me poussent à rechercher une voie sage, une voie personnelle et convaincue qui me conduira bien plus sûrement au but que l'ambition d'un succès rapide.

Il arrive qu'un défaut se glisse dans l'exécution des cuivres. Eugène Burnand racontait que la plus jolie figure d'Arlésienne de la planche. La chanson de maître Ambroise avait été abîmée par la morsure. Comment la redessiner sans refaire toute la gravure?

Eugène Burnand se rendit chez un forgeron et lui dit: pouvez-vous supprimer toutes les tailles sur cet espace minuscule?

— Donnez le cuivre.

Le forgeron plaça la figure délicate sur un poinçon mousse, prit une masse, et asséna un coup direct sur l'envers du cuivre, à la grande angoisse de l'artiste. La place devenue vierge pouvait être à nouveau burinée.

Mais les travaux de Burnand en vue de l'illustration de Mireille ont subi un retard à la suite de son deuil, qui l'a obligé à demeurer à Versailles quelques mois auprès de son épouse désolée. Puis il passe l'été à Sépey et exécute une toile rustique d'après nature Paysanne du Jorat (la fermière de Sépey, Suzette Cavin, verse dans l'auge du boiton une soupe d'épluchures sur le groin des porcs affamés), puis un Faucheur silhouetté devant les rudes sapinières de Vucherens.

Nous voilà loin des garrigues et des horizons mauves et subtils de la campagne provençale.

D'ailleurs le contact n'est pas interrompu entre Maillane et la Suisse.

Mistral écrit le 25 juillet (1881) à Eugène Burnand:

Que vous êtes heureux, cher ami, de pouvoir respirer les fraîches brises des glaciers alpestres dans votre Helvétie ombreuse! Ici nous sommes grillés par un soleil implacable, et j'ai à peine le courage de tenir la plume au bout des doigts.

Et voici de l'inattendu:

Savez-vous que l'illustre Bida a eu l'intention d'illustrer notre poème? un de mes amis m'écrivait que le célèbre dessinateur lisait Mireille dans ces derniers temps et qu'il en était empoigné... j'ai répondu que Mireille vous appartenait, et je n'en ai aucun regret, car je suis sûr que vous verserez dans votre illustration toute la jeunesse, toute l'originalité et toute la fleur de votre talent.

dites mille gracieusetés de notre part à votre excellent père (que Dieu vous garde longtemps)... et au mois de septembre à Maillane!

Eugène Burnand est talonné par le désir de reprendre le chemin du Midi et d'avancer à l'œuvre dont il attend beaucoup.

Oui, cher père, écrit-il prophétiquement au colonel Burnand, il est grand dommage de rogner la peinture, mais mon avenir est en Mireille. C'est sur cet ouvrage que s'édifiera ma petite réputation, et je dois activer son apparition en même temps qu'en soigner à fond l'exécution.

... L'ouvrage terminé, au contraire, avec quelle ardeur je reprendrai mes pinceaux.

Mistral s'en était remis à son illustrateur du soin de choisir les sites et les types. Cependant, avec la plus courtoise déférence, Eugène Burnand tient à le mettre au courant de ses travaux au fur et à mesure de leur exécution, et projette pour l'automne 1881 un nouveau voyage à Maillane aux fins de reprendre contact avec le Maître.

Il règne entre les deux hommes une entière harmonie sur la façon générale de comprendre l'illustration, une fois réservés la préférence de Mistral pour une certaine idéalisation des types, sinon des sites, et le besoin de Burnand de recourir à des modèles bien vivants pour la reconstitution des scènes du poème.

Mais bien des détails restent à fixer, à harmoniser. Mistral seul peut guider l'artiste dans les recherches indispensables à une documentation exacte.

Dans l'automne de 1881, enfin, Burnand s'installe à Clapiers, chez l'ami Max Leenhardt, avec sa femme et le fils qui est venu prendre la place laissée vide par le départ du petit Dri. Il fait deux toiles de cyprès et de chênes-verts, ensoleillées. Le Troupeau sous les chênes-verts sera offert par l'artiste à Philippe Codet. Quelques semaines plus tard il rejoint Mistral, et cette fois accepte de s'installer chez le Maître.

J'avais prié Mistral de venir me rencontrer à Tarascon afin de pouvoir choisir avec lui les sites à reproduire dans Mireille. Je le trouvai à la gare, tout simple et bon enfant. Ensemble, nous allâmes déjeuner, et, entre la poire et le fromage, je procédai à une première exhibition, non sans émotion, je vous assure.

La première impression fut évidemment influencée par l'effet nouveau de l'eau-forte.

Cependant Mistral approuva sans réserve les dépouilleuses de cocons, Vincent blessé, La ferrade.

Je le trouvai silencieux à l'endroit des Laboureurs groupés autour des parents, et de l'Imprécation.

Je lui demandai franchement l'explication de son silence, et franchement aussi il émit sa façon de voir au sujet de la manière dont il comprenait la représentation de ses types rêvés. Il leur prête un caractère plus idéal, plus classique, plus grec, et (j'en convins avec lui) son poème éveille l'idée de personnages plus grandioses, plus gigantesques parfois, que la réalité ne les donne. Je reconnus humblement mon insuffisance, ma façon de sentir la nature — mon éducation artistique dirigée vers le réalisme, la tendance de l'école moderne, et surtout le fait qu'une illustration conçue dans le style conventionnel et classique risquerait fort de tomber dans le poncif et l'ennuyeux.

Il reconnut en plein de son côté son incompetence et me prodigua du reste les témoignages de son entière satisfaction de voir son livre illustré par moi et non par un autre. Le lendemain l'impression était modifiée. Il avait revu les eaux-fortes à tête reposée et il en comprenait mieux le vrai caractère. A partir de ce moment-là ce ne fut qu'une série ininterrompue de compliments et de témoignages de sincère contentement.

Sa femme se mit de la partie, si bien qu'il ne me resta plus qu'à pincer mon timide museau avec un air d'hypocrite humilité.

Je n'en garde pas moins la ferme intention de me conformer autant qu'il sera dans mes moyens à l'esprit qui a dicté les quelques réserves faites par Mistral.

Celui-ci s'affaire de son côté. Il est en quête de modèles pour son peintre et lui écrit ses trouvailles.

Mon cher maître,

je pense que vous pourriez avoir besoin, à Montpellier, d'un modèle de Provençale... or il y a dans cette ville une jeune fille de Maillane qui pourrait vous être utile... C'est la bonne de mon cousin M. Deville, l'artiste maillanais...

vous obtiendrez l'autorisation et les indications nécessaires en vous adressant à Madame Deville, directrice de la maison Durand, grande maison de confection connue de tout le monde à Montpellier.. mille saluts cordiaux.

F. Mistral.

La bonne en question est jeune et jolie.

En octobre voici de nouveau Burnand à Maillane. Il est l'hôte des Mistral et esquisse en quelques lignes un tableau de sa petite existence au logis du poète.

Au retour d'une excursion:

Bon petit souper à notre arrivée à Maillane; Madame Mistral toujours aussi charmante avec ses airs intimidés. Ma chambre est un bijou de propreté bourgeoise. Sur une table est installé une sorte d'autel à la Vierge... Mistral m'accompagne dans mon gîte, portant un énorme arrosoir d'eau à mon usage.

Plusieurs expéditions en commun dans les environs sont organisées.

— Nous avons assisté ensemble à une course de taureaux à Saint-Rémy. De là, retour par un splendide clair de lune au travers du plus provençal des paysages, le tout assaisonné d'intimes causeries et d'une entente touchante sur tous les sujets, certes variés, que nous abordions.

Le soir de mardi nous partions pour Aubagne, station à mi-chemin entre Marseille et Toulon. Nous y arrivions vers 1 heure du matin et logions dans un petit hôtel, porte à porte mon illustre ami et moi; à 8 heures du matin nous montions en voiture à deux chevaux et en 3 heures 1/2 nous étions rendus à l'hôtellerie de la Sainte-Baume, au travers d'un véritable désert, par une succession de collines dénudées et grandioses, une révélation pour un peintre d'épinards de mon espèce.

L'hôtellerie est tenue par des Dominicains, hommes et femmes, qui nous servaient en costume dans un petit réfectoire tout à fait moyen âge. La forêt est sublime, forêt de hêtres centenaires et d'ifs d'âge immémorial. Nous étions transportés; Mistral avait revêtu le poète et le moment où nous pénétrions sous les arbres criblés de soleil, enveloppés de silence, comptera parmi les plus beaux de ma vie.

Une autre fois, une course est projeté au château d'Avignon en Camargue.

Le maire de Toulon M. Gorlier se met en quatre pour préparer la visite. Il écrit au maître Mistral

— J'ose espérer que toutes précautions sont prises afin que le château d'Avignon fournisse son contingent de poésie et d'art biblique au grand monument provençal qui se prépare, et que j'attends comme le peuple d'Israël attendait la manne dans le désert.

Mon beau-frère recommande à M. Reyne (le gérant sans doute) que rien d'utile ou d'agréable ne manque à l'hospitalité toute alpestre (sic) qu'il entend donner aux illustres visiteurs.

M. Gorlier y va à son tour d'une proposition de modèle:

Je vous avais parlé d'une des filles de M. Reyne, Mlle Marie, qui nous offrait un type si parfait de votre héroïne provençale, que nous l'avions surnommée Mireille. Si les quelques ans qui se sont écoulés depuis n'ont pas altéré ce beau type, votre peintre ferait bien, à mon avis, de le faire poser pour rendre une Mireille idéale. Seulement cette jeune beauté devrait mettre de côté le fusil dont elle se servait si bien pour tirer, sur les arbres où elles se juchaient le soir, les volailles qui devaient nous être servies le lendemain.

Mistral transmet cette lettre alléchante à son cher artiste, lui donne rendez-vous à l'Hôtel du Forum à Arles et signe:

— à la hâte et de tout cœur, mille saluts à Mireille F. Mistral. (Julia Burnand est à Sorgues)

Eugène Burnand conte son excursion à sa femme:

Nous partons à l'aube par le courrier des Saintes-Marie et arrivons à 10 heures dans le splendide château d'Avignon (Camargue) vieille construction à demi-abandonnée qui a, dans son temps, ruiné bien des propriétaires. Dans l'antique salon flambait un superbe feu de

cheminée; le long des parois se dressent des flamants empaillés. D'énormes fauteuils assistent impassibles à notre prise de possession, et enfin le fermier, l'homme d'affaires plutôt, nous transporte dans le monde homérique par ses récits tirés de la vie des troupeaux. Les 5.000 moutons qui habitent la propriété sont encore à la montagne mais

j'aurai à ma disposition 300 vaches et taureaux plus une cinquantaine de chevaux.

Le matin nous partions en voiture à travers roseaux et tamaris pour aller rejoindre les taureaux que l'on avait massés en un lieu où est enfouie depuis plus d'un an une vache crevée. Nous assistâmes là à une scène souverainement empoignante. Dès que les bêtes eurent senti le sol, elles se mirent à le gratter du pied et à pousser des hurlements lamentables, de véritables pleurs en notes déchirantes. La scène figurera dans Mireille...

Demain, Dieu voulant, je pars pour les Saintes-Marie où le brave curé m'attend avec une bouillabaisse. Il m'a préparé des modèles pour les femmes entourant Mireille mourante.

Pas un mot de Mlle Marie, l'aimable amazone qui tire des poules sur les micocouliers...

Une autre fois Burnand se dirige vers les Baux.

Je me dirigeai pédestrement au travers des Alpines, vers la ville des Baux. Je ne puis vous décrire les splendeurs du trajet dans ce pays si profondément provençal, avec ses vergers d'oliviers, ses petits mas enfantins, ses paysans idylliques; et ensuite le caractère grandiose malgré ses dimensions moyennes, du défilé des Alpines, un vrai désert rappelant les plus grands cols de nos Alpes, avec une vue infinie sur la Crau, la Camargue, le Rhône et Arles, les Alpes, les Cévennes, et enfin là-bas, tout là-bas, se perdant dans un lointain dépassant la conception humaine, les lignes claires des étangs et la mer.

Je passai un jour et demi aux Baux, travaillant d'arrache-crayon...

Eugène Burnand rentre à Versailles, où il passera l'hiver à travailler ses cuivres. Il soumet les épreuves au poète.

Celui-ci communique ses impressions.

2 mars 1882.

Mon cher ami,

tout cela est beau, très consciencieux venant de l'idéal et du réel, faisant voir et faisant rêver. allez courageusement.

vous voulez des observations de ma part? je me trouve toujours assez embarrassé pour cela, n'étant pas dans un milieu artistique militant, je crains de vous troubler sans utilité, car il se peut que je me trompe, mais pour vous faire plaisir, voici mes

impressions personnelles. n'en tenez aucun compte, car, je vous le répète, je ne suis pas du métier.

— le deuil des taureaux est superbe, de vrais taureaux de Camargue. Peut-être les railleurs, les malins, les sceptiques, devant cette vache morte au premier plan, trouveront drôle de trouver un rapport entre une charogne et Mireille, mais cela a pourtant sa grandeur... la morte n'est-elle pas trop en évidence?

mais tout cela ne doit pas vous arrêter. vous savez ce que vous voulez faire. allez.

— la manade de chevaux, bien, très bien. un beau gardien à cheval n'aurait peut-être rien gâté...

— l'intérieur de l'église, bien: Mireille tout à fait réussie, touchant, large, désolé, et vrai.

— vision de Mireille sur l'église, admirable, parfait. Mireille illuminée, jolie fille contre le mur, têtes ahuries très populaires, bien.

— foulage des gerbes plein de vie et de chaleur. un beau gars là devant. le troisième avec mouchoir sous le chapeau devrait montrer son profil. les fourches un peu trop grêles.

en résumé allez sans crainte et bravement au but.

Suit l'expression d'un sentiment assez subtil, et peut-être assez juste, dont nous avons déjà trouvé la trace dans les conversations des deux hommes: le réalisme de Burnand étonne parfois le rêveur et l'idéaliste qui a conçu son poème presque hors des contingences, et voulait faire de ses Provençaux des types grandioses, grecs...

Si votre illustration n'exprime pas absolument cette idéalisation de ma Provence que j'ai essayée avec mon enthousiasme de poète, elle est quand même une œuvre très personnelle, très sérieuse, très étudiée, et surtout très vivante. c'est du meilleur réalisme. et je suis très sûr que l'ensemble enchante le public. c'est par l'ensemble qu'il faut juger une aussi grande entreprise, et le public vous récompensera. à la garde de Dieu,
en avant et merci.

Le 21 octobre 82, Mistral écrit à Burnand

Mon cher ami,

je ne suis nullement contrarié par le retard de l'illustration de Mireille. au contraire, je le désirais un peu, n'étant pas assez libre pour aller cet hiver à Paris... vous voyez donc que le plus sage est encore de s'en rapporter, comme vous et moi, à la sagesse providentielle.

j'ai eu dernièrement une jolie occasion de boire à votre santé. c'était au banquet de la société archéologique de France réunie à Orange. on me porta un toast pour me forcer à prendre la parole, et je répondis en élevant mon verre en l'honneur de la Suisse, représentée à cette fête de la façon la plus distinguée par le Dr Gosse, ancien maire de Genève, qui connaît M. votre père. je fus heureux de pouvoir mêler à mon toast la reconnaissance que la Provence doit aux artistes helvétiques et particulièrement à Eugène Burnand.

Le mot de compatriotes, prononcé par Mistral à propos des Suisses, fut applaudi par M. Gosse. A ce geste Mistral répliqua: Je maintiens le mot, car tous ceux qui boivent les eaux du Rhône sont des compatriotes.

Un journal lyonnais de l'époque rapporte cet épisode en ces termes fleuris:

Les esprits étaient trop bien disposés pour n'être pas sympathiques et joyeux autour de la table qui à l'hôtel de la Poste réunissait, à midi, soixante couverts. Dès que le champagne eut pétillé, les toasts furent portés: au Congrès, à M. Palustre, le président, à M. Revoil, l'éloquent conférencier, aux félibres, à la poésie, à la Provence!

Alors se passa une scène comme le Midi seul sait en donner.

Se levant, dominant tous les convives de sa haute taille, secouant ses longs cheveux et promenant son beau regard sur la salle, l'auteur de Mireille fit, en patois provençal, une éloquente improvisation sur le gai savoir, la poésie, les félibres et sur cette Provence objet de son adoration. La foule buvait ses paroles; à peine eut-il terminé qu'un tonnerre d'applaudissements éclata autour des trois tables; les cris de: — vive Mistral! se firent entendre et on se précipita vers le poète pour l'embrasser. Cette scène rappelait le triomphe de Corinne. L'enthousiasme n'était pas plus ardent au Capitole que dans le modeste hôtel d'Orange; Corinne, d'ailleurs, n'était pas plus grand poète que Mistral.

Vive le pays des cœurs chauds, des mains brûlantes, et des enthousiasmes littéraires! qu'ils sont loin de nos affections correctes et de nos lectures où l'approbation bienveillante se contente d'une inclination de tête et d'un geste de la main!

Mistral envoyait cette coupure à Eugène Burnand, annotée de sa main ainsi qu'il suit: Le reporter de ce journal lyonnais, ne comprenant guère le provençal, a oublié de dire que mon toast s'adressait à la Suisse. Sic historia.

Les événements se suivent et ne se ressemblent pas.

Le 6 septembre 1883, Frédéric Mistral écrit à Burnand:

J'ai eu l'immense douleur, il y a dix jours, de perdre ma pauvre vieille mère. La lettre de part est allée à Versailles. Ma chère morte n'aura pas eu la joie de voir le monument de Mireille dans sa magnificence.

L'hiver 1881-82 se passe à Versailles, où Eugène Burnand parachève son exténuante entreprise et met la dernière main aux vingt-cinq eaux-fortes hors-texte et aux 67 dessins reportés dans le texte. L'œuvre est prête à être livrée aux soins de l'éditeur Hachette et attire les gens du Midi. L'atelier du peintre reçoit la visite d'un publiciste provençal, Léon Cladel, qui se montre enthousiaste des eaux-fortes. Eugène Burnand le décrit en quatre lignes: c'est un bon petit méridional, à l'air profondément convaincu, bohème littéraire dans l'âme, s'illuminant lorsqu'on lui parle d'un chien de berger noir et poilu, et décrivant les lignes violacées des Cévennes en homme qui les a longuement, amoureuxment contemplées.

Mistral jusqu'à la fin donne des avis sur l'œuvre déjà terminée.

Vous êtes un grand cœur, et je puis vous dire entièrement mon impression, sans crainte de vous blesser.

Vincent ne me satisfait pas tout à fait. il n'a pas la tête sympathique que j'avais rêvée. Maître Ambroise n'est pas le bon pauvre que j'avais vu; il a, chez vous, l'air d'un mauvais pauvre, d'un révolté de nos couches populaires actuelles. la beauté arlésienne n'est pas assez mise en lumière dans vos groupes. pas assez de belles filles, qu'on aurait pu trouver...

Mais ces restrictions n'atteignent en rien votre œuvre. vous l'avez conçue et voulue ainsi, et votre œuvre n'en est que plus personnelle. votre foi de chrétien est un peu puritaine; mon catholicisme est un peu païen. affaire de climat, de milieu et de race.

en résumé gloria in excelsis Deo!

CHAPITRE V

LA PUBLICATION DE MIREILLE

C'est à la fin de 1883, après trois années d'efforts et de préparatifs qu'enfin parut chez Hachette la première édition de Mireille, poème provençal par Frédéric Mistral, traduction française de l'auteur accompagnée du texte original, édition contenant 25 eaux-fortes dessinées et gravées par Eugène Burnand, et 53 dessins du même artiste reproduits par le procédé Gillot. Broché 50 francs; relié 65 fr. Edition sur papier du Japon avec encadrements en couleur de Pallandre, tirée à 150 seulement, l'exemplaire numéroté 600 fr.

Le volume se présentait magnifiquement, sous reliure de peau blanche ornée d'une branchette d'olivier jetée sur la clarté de la couverture.

La première eau-forte est le vivant et vigoureux portrait de Mistral que nous avons reproduit, dû au burin d'Eugène Burnand. C'est un des seuls portraits du poète que l'on possède. Il n'en existe qu'un autre, à l'huile, peint par Hébert en 1864.

On se souvient du poème de Mireille dédié par Mistral à Lamartine,

Mireille, écrit Jean Reboul, le plus beau miroir où la Provence se soit mirée:

— Je te consacre Mireille; c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années; c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan.

Le premier des douze chants, c'est le Mas des Micocoules, demeure de Maître Ramon, et de Mireille, sa fillette...

— Le gai soleil l'avait éclose et, frais, ingénu, son visage à fleur de joues avait deux fossettes. Et son regard était une rosée qui dissipait toute douleur. Des étoiles moins doux est le rayon, et moins pur. Il lui brillait de noires tresses qui tout le long formaient des boucles, et sa poitrine arrondie était une pêche double et pas encore bien mûre.

Ensuite vient la Cueillette:

— Chantez, chantez, magnananelles, car la cueillette aime les chants... les mûriers sont pleins de jeunes filles... telles qu'un essaim de blondes abeilles qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux...

C'est au pied d'un mûrier que Vincent, le fils du pauvre vannier maître Ambroise, et Mireille se disent leur amour:

Du mas des Micocoules vous êtes, vous, la reine....Moi vannier de Valabrègue je ne suis, Mireille, qu'un batteur de campagne!

— Et que m'importe que mon bien-aimé soit un baron ou un vannier, pourvu qu'il me plaise, à moi, répondit-elle toute en feu comme une lieuse de gerbes... — Mais si tu ne veux que la langueur mine mon sang, dans tes haillons, pourquoi donc, ô Vincent, m'apparais-tu si beau?...

— Je t'aime, ô jeune fille enchanteresse! au point que, si tu disais: Je veux une étoile! il n'est traversée de mer, ni bois, ni torrent fou, il n'est bourreau, ni feu, ni fer qui m'arrêât! Au bout des pics, touchant le ciel, j'irais la prendre et, dimanche tu l'aurais pendue à ton cou.

CHANT TROISIÈME: Le dépouillement des cocons.
La mauvaise œillade de Taven, la sorcière des Baux.

CHANT QUATRIÈME: Les prétendants.
Ourrias, le rival, toucheur de taureaux est éconduit, malgré sa vaillance à la ferrade.
Ourrias, blanc de poussière olympique — par les cornes, à la course, enfin en a pris un, et tête et mufler, et force à force! Il veut dégager ses cornes retroussées, le noir monstre, et il tord sa croupe, et mugit de fureur, et renifle sang et fumée...
— Jeune homme, au pays des bœufs, — d'ennui les jeunes filles meurent. Jeune homme, ils sont trop loin, vos pins, de mes micocouliers.

CHANT CINQUIÈME: Le combat.
Ourrias perce Vincent d'un coup de trident et fuit au galop de sa cavale.
La nuit de Saint-Médard il est englouti dans le Rhône...

CHANT SIXIÈME: La sorcière.
On porte Vincent à l'autre des Fées, repaire de la sorcière, qui charme et guérit la blessure.

CHANT SEPTIÈME: Les vieillards.
Maître Ramon refuse la main de Mireille au fils du vannier...
Mais d'être pauvre, c'est donc la peste? Vincent, en se déchirant la tête, s'écria. Mais le bon Dieu qui vient m'exclure de l'unique bien qui me rend à la vie, est-il juste?... Pourquoi sommes-nous pauvres? Pourquoi, du vignoble chargé de raisins, les uns cueillent-ils tous les fruits, et d'autres n'ont que le marc desséché?
Mais le père Ambroise: le Maître t'a fait lézard gris? Tiens-toi paisible dans ta crevasse nue, bois ton soleil et rends grâce!
Et pour finir, l'entrevue des deux pères. Entendez crier Maître Ramon: Allez au tonnerre de Dieu! garde ton chien, je garde mon cygne.
L'autre vieillard, se levant de table, prit son manteau et son bâton, et n'ajouta que deux paroles: — Adieu! quelque jour, n'ayez point de regrets!

CHANT HUITIÈME: La Crau.
Désespoir de Mireille. Elle va au tombeau des Saintes-Maries supplier les patronnes de la Provence de fléchir ses parents.
La Crau... — Ni arbre, ni ombre, ni âme! — Sous les feux que juin verse, Mireille court, et court, et court...

CHANT NEUVIÈME: L'assemblée.
Les grands micocouliers pleurèrent: Avez-vous point vu où est Mireille?.....
Mireille, dit le pâtre, je l'ai vue, non plus telle qu'elle était, mais dans sa figure triste et sauvage...

... Ma belle mignonne, criait la mère Jeanne-Marie... Pierrées, landes de Crau, vastes plages salines, à ma fille qui languit, et toi aussi, grand soleil, soyez bienveillantes!

CHANT DIXIÈME: La Camargue.

Mireille traverse le Rhône...

... Le Rhône, avec ses ondes fatiguées, dormantes, majestueusement tranquilles, passait; et, regrettant le palais d'Avignon, les farandoles et les symphonies, comme un grand vieillard qui agonise, il semblait tout mélancolique d'aller perdre à la mer et ses eaux et son nom.

... Mireille court, et court, et court... De soleil en soleil et de vent en vent, elle voit une plaine immense; des savanes qui n'ont à l'œil ni fin ni terme... de rares tamaris... et la mer qui paraît.

... Haletante, morte à demi, Mireille, à genoux, était là sur les dalles de l'Eglise. Et blanches, dans l'air limpide, les trois Maries lumineuses descendaient du ciel:

— Tu veux boire, insensée, aux fontaines de l'amour pur? Depuis quand as-tu là-bas rencontré le bonheur?

... Et les trois saintes se turent. Et les vagues caressantes, pour écouter, couraient le long du rivage... les bois de pins firent signe à l'aunaie; et les goélands et les sarcelles virent l'immense Vaccarès abattre ses flots...

CHANT ONZIÈME: Les Saintes.

... Adieu, Mireille! L'heure vole. — Nous voyons la vie trembloter dans ton corps, comme une lampe qui va s'éteindre...

Des roses, une robe de neige, préparons-lui! Vierge, et martyre d'amour, la jeune fille va mourir!

CHANT DOUZIÈME: La Mort

Le père et la mère arrivent, et les femmes montent Mireille à la chapelle haute... Vincent arrive, éperdu de douleur. On porte Mireille sur la terrasse, au devant du ciel...

— Aie... comme l'eau nous dodeline, murmure la mourante. Parmi tant d'astres là-haut suspendus, j'en trouverai bien un ou deux cœurs amis puissent librement s'aimer! Saintes, est-ce un orgue, au loin, qui chante?

Et l'agonisante soupira, et renversa le front, comme pour s'endormir...

Le cantique, là-bas, dans la vieille église, ainsi s'entendait résonner:

O belles Saintes, souveraines de la plaine d'amertume, vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets; mais à la foule pécheresse qui à votre porte se lamente, ô blanches fleurs de nos landes salées, si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-là!

Maillane (Bouches-du-Rhône) le beau jour de la Chandeleur, de l'année 1859.

L'antique langue d'oc, écrit M. Paul Nogent a fourni sa floraison d'esprits d'élite et sa gerbe de troubadours à l'histoire des lettres françaises. Renaud de Montauban, Gérard de Roussillon et Lancelot du Lac étaient les héros favoris des cours d'amour.

Le poème de Mistral peut se réclamer d'une longue suite d'aïeux sans que cela touche en rien à la grâce singulière, à l'originalité exquise dont son œuvre est empreinte.

Quand il semble que tout est dit, un génie vient, qui reprend le thème et en tire un chef-d'œuvre nouveau.

Antigone, Phèdre, Didon, Ophélie, Juliette, Chimène, Hermione ont aimé... Mireille est Mireille.

Je chante une jeune fille de Provence. Dans les amours de sa jeunesse, à travers la Crau, vers la mer, dans les blés, je veux la suivre...

Et voilà ce poème dont s'enchantaient Provençaux, Français, esprits lettrés et âmes sensibles depuis 25 années, le voilà orné d'une illustration ardente, amoureuse... L'en-tête et la fin de chacun des douze chants sont parés de croquis dessinés à la plume d'un trait léger. Ils montrent des paysages, la solitude implacable et torride de la Crau, les horizons infinis de la Camargue, les roubines reflétant tamaris et salicornes, les étangs scintillants de soleil; ils montrent aussi des scènes rustiques, un laboureur conduisant son attelage de mules, une selle camarguaise, des outils agricoles. Eugène Burnand, le réaliste, amoureux du détail local, était bien l'illustrateur prédestiné du poète dont Léon Daudet écrit quelque part: — Chez Mistral, l'homme est en plein air. Il vit mêlé à la nature. Le beau métier qui lui vient de ses ancêtres lui remonte aux lèvres en termes précis, dès qu'il éprouve un sentiment violent ou doux... Ses poèmes sont un... musée de toutes les coutumes de son pays.

Nous reproduisons dans ce livre plusieurs de ces dessins documentaires, documentaires mais toujours nimbés de poésie, exaltés par l'amour de la terre.

Les scènes principales du poème font le sujet des 25 eaux-fortes, qui sont d'un métier plus dur, plus vigoureux, plus contrasté, et aussi d'un style plus lyrique ou plus dramatique.

Mistral reçoit le premier exemplaire de Mireille illustré.

Écoutons ce qu'il en écrit à son illustrateur.

beau jour de la Noël 1883.

gloria in excelsis Deo et in terra pax.

Mon cher ami,

Oui, je suis content, très content de la Mireille illustrée par Burnand. l'enveloppe typographique est de toute beauté, et l'ensemble de votre œuvre donne une idée exacte du pays que j'ai chanté. votre entente du paysage est ce qui m'enchant le plus, les cyprès, les Alpilles, la Crau, la Camargue, les chevaux, les taureaux, l'église... votre Mireille est empreinte d'une pudeur émue qui charme, Taven est trouvée comme je la sentais, le vieux Raimond se rapproche infiniment du type voulu.

l'illustration, en un mot est profondément provençale, et je ne m'étonne pas du succès, du grand succès d'admiration à Paris comme en Provence. Dans mon invocation, j'avais d'une foi jeune et sincère mis mon poème provençal aux pieds du dieu des bergers, aux pieds du Christ, et une protection merveilleuse a accompagné mon humble poème votre enthousiasme pour Mireille, l'exécution parfaite du

monument et l'élimination de cet autre pauvre artiste qui ne fut votre concurrent que pour hâter votre triomphe, tout cela n'est-il pas providentiel?

Donc, tout va bien, et louons Dieu qui a conduit toutes ces choses.

Et plus tard, Mistral devait, lors d'une réédition de *Mireille* (1890) en format plus restreint, corriger par les mots qu'on va lire la réserve qu'il avait discrètement formulée sur le réalisme de son illustrateur.

Est-ce un effet du renouveau? Est-ce celui du format mignon qui affine les images et en augmente le lointain et le mirage? Est-ce l'émotion du vieux père qui revoit son enfant un peu perdu de vue?... Je suis charmé de cette remise à jour de votre amoureux travail, et quand je dis amoureux, je m'explique. vous avez répandu dans ces claires images, cueillies sous notre ciel religieusement, une mélancolie d'idéaliste qui me fait verser des larmes.

je vous remercie encore bien affectueusement.

Partout la presse française, aussi bien parisienne que provençale et provinciale, loue à l'envi la merveille typographique sortie des presses de la maison Hachette.

Les critiques associent dans leur éloge le poète et son illustrateur. Ils rappellent l'enthousiasme qui avait accueilli, vingt-quatre années auparavant, la publication en Avignon du chef-d'œuvre de Mistral, et en particulier les mots magnifiques de Lamartine:

— La littérature villageoise est trouvée! grâce et gloire à la Providence! un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil. Un vrai poète homérique en ce temps-ci; un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poète primitif dans notre âge de décadence; un poète grec à Avignon; un poète qui crée une langue d'un idiome comme Pétrarque a créé l'italien; un poète qui d'un patois vulgaire fait un langage classique plein d'images et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille; un poète qui joue sur la guimbarde de son village des symphonies de Mozart et de Beethoven; un poète de vingt-cinq ans qui, du premier jet laisse couler une épopée agreste où les scènes descriptives de l'*Odyssée* et les scènes innocemment passionnées de *Daphnis et Chloé*, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec la grâce de Longus et la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio.

Quant à l'illustration, l'*Express* de Lyon exprime avec éloquence ce que tous les commentateurs écrivent unanimement.

L'engouement pour le livre illustré, comme tous les beaux engouements de ce siècle, remonte à l'époque romantique. De 1830 à 1840, ce fut une véritable fièvre entretenue par l'incomparable talent de cette pléiade d'artistes qui avaient nom Grandville, Meissonier, Français, Isabey, Tony Johannot, etc.

Le poème provençal illustré de *Mireille* que publie aujourd'hui la maison Hachette n'est pas un moindre événement; il marquera une date. Il apparaît comme une merveille de goût rare et d'exquise exécution. Nous ne pensons pas que le crayon ait jamais traduit le texte d'un chef-d'œuvre avec une pareille puissance d'assimilation. Nous sommes ici en plein pays de la lumière, sous le ciel du Midi, si doux au cœur, si rude au corps; et voyez: il fait aussi chaud dans les traits de ce burin que dans les lignes de ce poème; que la plume enchantée de Mistral dise le soleil incendiant les plaines caillouteuses de la Crau, ou l'amour brûlant la vierge du mas des Micocoules, l'habile crayon de Burnand ne sera pas en reste avec elle. Deux

complices ne pouvaient mieux s'entendre pour attaquer à la fois le cœur et l'esprit du lecteur.

Voici les magnanarelles au travail, et la cueillette des feuilles, et le dépouillement des cocons, et la foulaison des blés, et le repos des laboureurs sur l'aire, et les immenses troupeaux traversant la Crau, et le champ de course et la ferrade, et la sorcière au mauvais œil, et la lutte homérique des rivaux d'amour sur la lande déserte, et la nuit fantastique de Saint-Médard, et la danse des Trêves, et tout ce qui constitue les mœurs, l'activité, les habitudes et le fonds légendaire de ce beau pays de la Provence où l'air qu'on respire est à lui seul une poésie.

Il y a là des eaux-fortes d'une exécution difficile à surpasser; telles sont celles ayant pour titre La chanson de Maître Ambroise, Les deux pères, La descente des troupeaux, La désolation des parents, L'imprécation.

Et Mireille donc! Ce beau perdreau des champs pierreux, l'âme entière du poème, quelle physionomie difficile à rendre! Et comme il était à craindre que la conception du dessinateur ne fût restée de ce chef au-dessous de la conception du poète! Tout dès lors était perdu; ce seul point laissant à désirer, plus rien ne restait de l'œuvre du crayon; mais non, tout est sauvé. La voici bien, l'ingénue passionnée, telle que l'a rêvée Mistral en son rêve divin de poète, telle qu'après lui et d'après lui, nous l'avons tous imaginée. Et quelle entente des choses du cœur que cette scène délicieuse où, assise sur le talus, et les regards noyés au ciel, elle écoute, palpitante d'amour, la déclaration de Vincent couché à ses pieds. Ah! ce Vincent!

Mais nulle description ne saurait rendre le charme de ce livre où l'on passe incessamment de l'ivresse par le rythme à l'ivresse par l'image. Nous dirons donc simplement au lecteur: prenez et lisez; et quand vous serez arrivé à la dernière ligne, à la dernière vignette, vous connaîtrez votre Midi par cœur et jamais plus vous ne l'oublierez. Et comme nous, vous bénirez le poète qui vous en fait si précieusement les honneurs, le dessinateur qui s'associe au poète pour charmer le voyage...

Le Journal de la Meurthe n'hésite pas à comparer l'œuvre de Burnand aux plus grandes de l'histoire de l'art quand il écrit: l'œuvre écrite prend corps sous la pointe vigoureuse de l'artiste qui donne à ses eaux-fortes la magistrale ampleur de Rembrandt et la clarté lumineuse que savait fixer Fromentin.

La presse suisse n'était pas restée en arrière. La Gazette de Lausanne du 27 juin 1882 avait publié un article de Maurice Wirz, et celle du 24 décembre 1883 une étude d'Eugène Rambert sur la Mireille illustrée par le jeune artiste vaudois.

Et enfin pour résumer et couronner ces trop brefs aperçus sur les réactions du public, nous citerons ce passage d'une lettre d'Alphonse Daudet à Burnand:

— Quant à Mireille, ce n'est qu'un cri. Vous y êtes aussi grand que le poète que vous interprétez, et vous voilà naturalisé provençal.

Ces mots de Daudet devaient recevoir une sanction officielle.

Eugène Burnand reçut au mois d'avril 1883 la lettre suivante de M U. Lieutaud, chancelier du Félibrige. L'enveloppe est libellée en dialecte provençal et porte comme insigne de la chancellerie du félibrige une cigale aux ailes repliées, avec ses gros yeux débordant la tête.

Monsieur,

Voilà déjà plus d'un an que j'ai vu et admiré chez mon ami Mistral à Maillane vos magnifiques eaux-fortes de Mirèio. Leur souvenir me hante depuis et j'étais en recherche d'une occasion pour vous exprimer mon admiration sans phrases quand elle s'est tout naturellement offerte. Et voici comment:

La société scientifique et littéraire de Digne dont je suis vice-président, ayant eu l'idée d'un concours littéraire et artistique pour le mois de mai j'y ai fait insérer une médaille d'or à décerner à la meilleure illustration d'une œuvre provençale.

Vous voyez cela d'ici. Le prix est à vous si vous voulez concourir; du moins je suis persuadé qu'on ne trouvera pas deux œuvres comme la vôtre sous la cape du soleil...

Le 24 mai 1883 le même M. Lieutaud écrit à Burnand:

Vous aviez à faire à forte partie car nous avons reçu bien des objets d'art et des travaux rentrant dans votre section. L'on a cependant reconnu que si vous y aviez un égal à certains points de vue tout locaux vous n'aviez pas de supérieur et l'on vous a décerné la médaille d'or qui constituait le 1er prix.

Dans un ou deux mois vous recevrez le rapport du jury où vous trouverez tout le bien que les Provençaux en général et la Société en particulier pensent de votre œuvre.

CHAPITRE VI

DE MIREILLE AUX CONTES DE DAUDET

Rien ne permet de supposer que le triomphe de Mireille ait posé devant l'esprit d'Eugène Burnand la tentation d'orienter sa carrière artistique définitivement vers le Midi. Il était, pour y songer, trop solidement enraciné dans le sol vaudois, trop attaché à Sépey, au voisinage de ses parents.

On trouve cependant dans une lettre du peintre à son ami Paul Robert une courte allusion à la lutte qui se livra dans son esprit sur cette brûlante question.

Sorgues (12 mai 1880) Je fais bonne moisson de types méridionaux, types pleins de noblesse et de beauté... Peut-être l'effort que je dois faire pour mes compositions de Mireille me révélera-t-il quelque directive plus élevée que celle que j'ai poursuivie jusqu'ici. En tous cas ce pays-ci, où l'homme est réellement beau, me retient toujours plus.

Enfin, comme tu le disais toi-même, c'est là où est le devoir naturel que Dieu nous appelle.

On voit pour quelles raisons profondes Burnand résolut le problème en faisant, dans ses œuvres, jusqu'au terme de sa vie et de sa carrière, la part presque égale à l'inspiration française, disons méridionale, et à l'inspiration helvétique, disons vaudoise.

Il était inévitable que le succès de Mireille fût surgir d'autres perspectives dans le domaine de l'illustration. Celles-ci se dessinèrent dans trois directions différentes.

En Suisse elles aboutirent à l'illustration des Légendes des Alpes Vaudoises d'Alfred Cérésolle, qui parurent en 1885 chez Imer à Lausanne. Les compositions de Burnand, exécutées à la plume, transposées du lyrisme à l'humour, et de l'ensoleillement torride des solitudes camarguaises à la fraîcheur des forêts alpestres, manifestèrent la variété des dons et la souplesse d'adaptation du dessinateur.

En France, ces perspectives conduisirent l'artiste dans le Berry, dont l'attrait (on s'en souvient) avait dès longtemps lutté dans son esprit avec celui de la Camargue. Le volume, chaudement imagé de ses planches au lavis, parut en 1888. C'était François le Champi, de George Sand, livre dont les scènes rustiques se déroulent dans un pays aussi ombreux, aussi nuageux, aussi grassement herbu, que les contrées évoquées dans Mireille étaient sèches, scintillantes et linéaires. Eugène Burnand sut adapter avec charme et habileté sa manière — la touche de ses pinceaux, la richesse de ses lavis — à ces nécessités nouvelles.

A la même époque, il fut sollicité par Ferdinand Fabre d'entreprendre l'illustration de Taillevent et du Chevrier. Il n'acquiesça pas à ce désir, qui donna lieu entre lui et le conteur rural si attachant, à un échange de lettres cordial, franc, et d'un réel intérêt (voir notre Biographie d'Eugène Burnand).

Mais tout d'abord, comme en continuité immédiate avec les travaux relatifs à Mireille, Eugène Burnand, fut appelé à consacrer son talent à l'interprétation d'un choix de Contes de Daudet. Alphonse Daudet faisait partie dès longtemps du groupe des intimes amis de F. Mistral à Maillane.

Je revois mon enfance (écrit Léon Daudet dans son volume *Ecrivains et artistes* paru aux éditions du Capitole à Paris) ma toute petite enfance, l'ancienne demeure de Mistral à Maillane alors sa mère vivait encore, et l'admiration de ceux qui étaient là, Aubanel, Félix Gras, Roumanille, Arène, Alphonse Daudet, pour le maître du logis. Une joie visible, une vivifiante cordialité, animaient ce groupe d'hommes chez lequel l'amour du terroir était comme la première marche, usagée et familière, de l'amour du sol natal.

Quant au rôle joué par A. Daudet dans cette pléiade mistralienne renaissance de la pléiade ronsardienne on en jugera par ce mot d'Aubanel:

— Imaginez-vous que, depuis la mort de mon bel Alphonse, une certaine gaieté a disparu en moi. Je n'ai plus pu rire de la même façon.

Et ce nom de Seguin, le propriétaire de la chevrette dévorée par le loup, n'était-ce pas celui de l'imprimeur d'Avignon qui exécuta la première édition de Mireille!

Pour Burnand, ce n'était donc guère quitter Maillane que de s'attacher à l'œuvre du chantre de Fontvieille et de ses vieux moulins.

Le livre des Contes parut en 1883, presque simultanément avec le poème de Mistral, chez l'éditeur Jouaust à la librairie des Bibliophiles.

Une phrase écrite par Burnand dans ses souvenirs nous relate l'essentiel des tractations qui aboutirent à cette captivante collaboration.

Notre hiver (1883) ne présente de caractéristique que mon entrée en relation avec Daudet, qui s'intéresse d'une façon visible aux eaux-fortes de Mireille.

Mais dans une lettre à ses parents, Eugène Burnand en dit bien davantage. La voici.

Versailles, 15 avril 1883.

Chers parents,

L'incident par excellence de la semaine est cette fameuse visite à Daudet qui est venue d'une façon si inattendue s'ajouter à tous les événements artistiques de cette dernière quinzaine. Philippe Godet, à son retour de Versailles, où il m'avait vu occupé à mon illustration des Contes du Lundi, voulut bien parler de moi à Daudet, chez lequel il ne manque jamais de se rendre quand il vient à Paris.

— Oh! mais je le connais parfaitement votre M. Burnand. Mistral m'a écrit merveille sur son compte, à plusieurs reprises.

Amenez-le moi; je désire même lui demander un service.

Rendez-vous fut pris et jeudi dernier j'allais chercher Godet à son hôtel et par un gai soleil matinal, au roulement moelleux d'un bon petit fiacre sur l'asphalte, nous nous rendimes au N° 3 de l'avenue de l'Observatoire, tout à côté du Luxembourg.

Vous seriez-vous doutés que Daudet pût habiter un troisième au-dessus de l'entresol, comme un simple dentiste, dans une maison ultra parisienne, avec l'escalier ciré, le tapis serpentant, et les grandes portes brunes fermant lourdement sur un appartement dont rien, au dehors, ne dénote le caractère?

Mon cœur battait quatre à quatre tandis que nous montions. Une jolie bonne, provençale probablement, vient répondre à notre coup de sonnette: Monsieur Daudet?... Et nous entrons.

Le salon est charmant; très moderne. — Rempli de tableaux, de meubles fantaisie, de fleurs. On n'y circule que difficilement au milieu des bibelots grands et petits. Une porte s'ouvre dans le fond et... voici Daudet.

Ces impressions là, on ne les oublie pas; la première apparition de Mistral, l'entrée de Daudet, deux circonstances dans lesquelles j'ai comme touché du doigt la réalisation de deux rêves de ma jeunesse.

Mon héros en chair et en os n'est, pas plus que Mistral, le personnage enveloppé de mystère, façonné à ma fantaisie, que j'avais entrevu. S'il est autrement fait et plus réel, il n'en est pas moins profondément individuel et attachant. Petit, très méridional, fin; par dessus tout, spirituel; tour à tour mordant ou ému — mais d'une émotion qui se connaît, parlant des hommes avec un sourire, de la nature avec un profond respect — tel je l'ai dégusté durant deux bonnes heures, en intime causerie, presque entretien d'amis, abstraction faite de la petite note de convention et l'amabilité de saison.

Comme détails caractéristiques: le nez, très fin, d'un dessin exquis; l'œil, muni d'un monocle, d'une pénétration, d'une vivacité contenue, dont aucun œil à moi connu ne peut donner une idée; la main, petite, fine, blanche, énervée, sensible; le pied menu, fait pour les petits parcours de l'anecdote bien plus que pour les enjambées du lyrisme; le dos fort, plein de volonté, dos d'écrivain acharné. Voilà le portrait extérieur. Quant à l'homme intérieur, je ne l'ai point complètement saisi encore. Evidemment Daudet est artiste, artiste à fond, artiste avant tout; il vibre à tout vent, subtil ou fort, s'allume, s'indigne, s'adoucit — et contrairement à ce que je croyais, sa sensibilité est réelle et non voulue, seulement l'effet en est amoindri par le fait qu'il y a toujours un peu de facture dans son expression.

Nous avons beaucoup parlé du Midi. Mes eaux-fortes que j'avais apportées au grand complet ont fourni un thème inépuisable à nos dissertations et aux récits colorés, vivants, aux descriptions ravissantes, aux mots piquants, aux imitations d'accents extraordinaires de justesse et de finesse. Inutile de vous dire que dans ce domaine-là je n'ai point livré mes petits secrets et que j'étais simple auditeur.

Quant au Midi, il m'a fait beaucoup jaser. Mistral, la Camargue, la Crau, les bœufs, les moutons, me feraient rompre le silence d'un sanctuaire; et lorsque, comme ici, je me trouve en face d'un homme qui aime tout cela autant que moi et plus que moi, je mets bien vite de côté tous les décorums de convention et je lâche tous les rugissements qui suppléent à mon vocabulaire incomplet. Daudet a fort aimé mes eaux-fortes. Il en a goûté et saisi toutes les intentions, toutes les indications. On aurait dit que j'avais dessiné pour lui ces ouvriers de ferme, ces troupeaux, ces cyprès. C'était délicieux d'être ainsi compris.

— Vous m'avez fait passer une heure d'émotions, me disait-il. J'ai voyagé en Provence.

Ce qui le frappe (je cite sans fausse modestie) c'est que je suis resté moi à côté de Mistral et que mon illustration est vraie tout en étant idéale.

Ce sont des mots qui ont leur valeur; c'est le plus beau succès que je puisse remporter parce que ces appréciations portent sur la tendance générale de mon œuvre et qu'elles lui accordent le brevet d'originalité.

J'ai été hier reprendre mon carton, que je lui avais laissé parce qu'il désirait le montrer à sa femme et à des amis. Il m'a dit qu'il y avait quelques planches qui avaient été fort admirées — lesquelles l'ont été moins, je ne sais. Il trouve Vincent un peu maniéré dans la scène d'amour — et la lutte, quoique très belle, moins individuelle que les autres planches. Elle rappelle Millet. C'était inévitable.

Il félicite, en résumé, hautement Mistral de son choix — et c'est encore quatre à quatre, mais en sens inverse cette fois-ci, et le cœur gonflé de joie et de reconnaissance, que je dégringolai les trois étages au-dessus de l'entresol!

Mais je ne vous ai pas tout raconté encore. Nos entretiens n'ont pas roulé seulement sur des sujets artistiques. Nous ne pouvions pas laisser de côté la question brûlante du jour, l'Évangéliste, qui fait tant de bruit, scandalise les uns, et réjouit les autres. Nous avons vu là un Daudet absolument dénué de toute croyance, absolument irréligieux, mais parfaitement convaincu que les abus qu'il a cru de son devoir de signaler sont réels, et que le fait qui a servi de base à son récit s'est passé comme il le raconte. Nous avons pris à tâche Godet et moi de séparer la cause du protestantisme de celle du fanatisme, et nous étions là, nous deux petits Suisses, gesticulant comme des missionnaires en pays sauvage, parlant un langage évidemment nouveau pour notre pauvre interlocuteur — citant des versets de l'Évangile, etc., etc.

Daudet a été réellement fort bien au milieu de nos assauts; évidemment il lui en restera quelque chose, et lorsque nous partîmes, il dit à Godet: Merci de m'avoir fait connaître votre ami!

Le service qu'il me demandait était d'illustrer une scène des Lettres de mon moulin pour Charpentier. Il ne s'agit que d'un dessin. Je vais m'y mettre de suite.

Dans une autre lettre, toujours scrupuleux au sujet de la tenue morale des œuvres auxquelles il apporte sa contribution, Eugène Burnand écrit:

— Ce qui me fait extrêmement plaisir c'est que ces contes sont irréprochables moralement parlant. Seuls un ou deux récits sont un peu profanes, au point de vue

catholique: l'Elixir du Rév. Père Gaucher et les Trois messes basses, mais cela ne me paraît pas être fait dans un mauvais esprit.

Le recueil contient 37 contes. Six seulement ont été illustrés par Burnand: le Photographe, les Petits pâtés, les Vieux, les Etoiles, Un décoré du 15 août, Kadour et Katel. Une septième eau-forte est un portrait d'Alphonse Daudet, que nous reproduisons.

Il y eut un tirage de grand luxe de 250 exemplaires. Une note de l'éditeur nous informe que ce livre est le premier d'une série destinée à constituer la Bibliothèque artistique moderne.

A ce tirage de luxe s'ajouta un exemplaire unique qui fut commandé à l'artiste par un mécène américain, et qui se trouve actuellement dans une collection à l'étranger. Il s'agit de l'exemplaire n° 45 des 20 exemplaires sur Whatmann avec les 7 eaux-fortes en trois états. Reliure signée Marius Michel, In-4°. Cet exemplaire est orné de 43 dessins et aquarelles originaux de Burnand illustrant chacun des contes. Les illustrations, très belles, sont de genres très différents: 18 aquarelles très importantes en pleine page, 13 compositions à mi-page à la plume rehaussées d'un lavis, 10 charmants dessins marginaux à la plume et au lavis à la sépia. Le prix demandé en 1936 était de francs suisses: 2.000.

Dans une des Causeries littéraires qu'il donnait à la Suisse libérale, Philippe Godet s'exprime ainsi qu'il suit sur l'illustration du volume de Daudet (22 décembre 1883):

Les Contes choisis de Daudet sont tirés de plusieurs œuvres du grand écrivain, des Lettres de mon Moulin et des Contes du Lundi; on y retrouvera ces petits chefs-d'œuvre, déjà classiques et chers à tous les gens d'esprit, c'est-à-dire à tous mes lecteurs; les Trois Sommations, Les Petits Pâtés, Les Vieux, La Mule du Pape, l'Elixir du Rév. père Gaucher, Le Pape est mort, la Chèvre de M. Seguin... j'en passe, et d'aussi charmants...

L'éditeur Jouaust, qui a imprimé ce volume avec un luxe parfaitement en place, nous offre la quintessence de cet esprit si étrangement pénétrant et de cette âme sympathique, dont les contes sont le plus fidèle reflet. Il y a plaisir à relire ces courts récits, où l'humoriste et le poète ont répandu, l'un, la précision de son observation toujours délicate, l'autre, l'émotion de son cœur, si prompt à vibrer.

Il y a plaisir aussi à trouver, en ouvrant le volume, la belle et fine tête de Daudet, avec son opulente chevelure noire, et son œil à la fois perçant et caressant, fait pour deviner et pour charmer: c'est bien lui que fait revivre M. Eugène Burnand dans cette excellente eau-forte.

Puis le même artiste a orné le volume de six compositions, aussi gravées à l'eau-forte, qui sont dignes du texte, en ce qu'elles ont, dans leur genre, le fini, la précision sans sécheresse et la spirituelle gaîté des récits de Daudet.

Je ne crains pas d'être démenti par ceux qui auront sous les yeux la gravure des Petits Pâtés, ou celle des Vieux; nul lecteur n'a rêvé autrement M. Bonnicar, prisonnier parmi les communards dans la cour de l'Orangerie et recevant du mitron de chez Sureau les petits pâtés qui ont failli le faire fusiller à Satory.

Et les Vieux! Voilà bien la petite chambre, les deux petites orphelines dans l'embrasure de la fenêtre, et Daudet, l'ami de Maurice, assailli de questions par Mamette et son homme.

Pour ma part, je sais gré à Burnand d'avoir si parfaitement rendu les scènes écrites par Daudet, et surtout d'avoir deviné la façon exacte dont nous aimions nous-même à nous les figurer. En vérité, on ne fera pas mieux, et Daudet, comme Mistral, a trouvé son illustrateur.

Jouaust écrit de son côté:

Le talent d'observation de M. Eugène Burnand, convient merveilleusement aux petits chefs-d'œuvre de M. Alphonse Daudet. Le soin méticuleux que cet artiste apporte aux plus petits détails de ses compositions nous a paru être en harmonie parfaite avec les qualités de vérité et de précision qui sont un des grands mérites de l'auteur.

Seules deux des eaux-fortes de Burnand sont relatives au Midi. Ce sont Les Vieux et Les Etoiles.

Nous avons connaissance de deux lettres de Daudet lui-même à Burnand au sujet de ces gravures.

Je viens de beaucoup souffrir et je suis encore un peu dolent. C'est pourquoi je ne vous ai pas encore dit merci pour vos belles eaux-fortes dans le texte de mes contes. La Chèvre, le Montagnard, les Vieux, Bonnicar, tout est exquis, œuvre d'artiste et de poète.

Au plaisir de vous revoir et d'être encore illustré par vous.

Voici la seconde:

Cher Monsieur,

Merci pour le soin artistique que vous donnez à ces petits contes; si vos dessins sont aussi réussis que le Cabro da Moussu Seguin, ce sera merveilleux, car je n'ai rien dans cette grande édition qui me plaise autant comme vérité, comme poésie que le cabri dans la montagne.

Pour les coques du bonnet de Mamette ne vous en préoccupez pas. Il n'y a là aucune intention locale, car Mamette et son homme sont des bourgeois pleins de mépris pour les coiffes provençales. Mettez un bonnet de vieille dame orné de rubans en coques, mettez ce qui vous plaira de l'ancienne mode, qui n'ait pas trop de couleur ni d'accent, car ici l'effet est ailleurs, seulement dans l'émotion et la délicieuse enfance des vieux qui se tiennent droits.

Je vous serre la main cordialement.

Alphonse Daudet.

Les relations de Burnand avec Daudet semblent avoir été brèves et s'être bornées à quelques visites et à un échange de lettres à propos de cette unique collaboration. Notre père ne nous a même jamais entretenu des séances de pose nécessaires à l'exécution du portrait d'Alphonse Daudet. On trouve toutefois dans ses Souvenirs le passage que voici:

— Je voudrais avoir le temps de résumer les impressions si neuves et si pénétrantes qu'éveillèrent en moi mes entrevues avec l'auteur des Lettres de mon Moulin... Ai-je eu tort, ai-je eu raison de ne pas poursuivre plus loin mes relations avec cet artiste fin et subtil?

Pour qui a connu Eugène Burnand et ses principes calvinistes très stricts, il apparaît évident que la personnalité d'Alphonse Daudet ne pouvait s'harmoniser intimement avec la sienne. En artiste sensible, Burnand admirait l'esprit si séduisant du lettré, communiait avec son même amour pour le Midi. Mais ce qu'il sentait d'amer, de désabusé dans l'œuvre de Daudet, ainsi qu'un certain raffinement d'esthète, ne l'attirait pas au même degré que la piété candide et enthousiaste du poète de Maillane.

Mais, avec le Maître de Maillane, la question d'une collaboration ultérieure paraît s'être posée. Témoin cette lettre qu'Eugène Burnand écrit à ses parents en avril 1884... époque où F. Mistral se trouve à Paris:

— J'ai eu la grande joie de voir Mistral dans son appartement meublé et d'être reçu par lui avec une extrême cordialité et une vraie affection. J'ai passé une bonne heure auprès de lui à l'entendre me raconter son nouveau poème, Nerto, qui va paraître. Je ne crois pas qu'il y ait là quelque chose pour mon crayon... Cela ne m'empoignait pas comme Mireille.

De toute façon le contact continue, et pour nous le prétexte est bon, de cette pause après Mireille, pour mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques passages des lettres délicates de F. Mistral à Eugène Burnand.

A la mort de Madame Paul Girardet-Sandoz, la mère du modèle de Mireille, il termine par ces mots sa lettre de condoléances.

Je sympathise profondément à la douleur qui doit navrer votre épouse bien-aimée. Au revoir tous ensemble dans la gloire de Dieu!

Voici d'autres missives:

Maillane, 10 octobre 1884.

mon cher ami,

voudriez-vous faire une bonne œuvre? voici ce dont il s'agit. une des filles d'Eyragues dont vous avez fait le croquis est morte, et son père est venu tout en larmes me demander s'il ne pourrait pas avoir le portrait que vous aviez fait de sa fille. Avec cela Cornillon le peintre essayerait de restituer l'image de la défunte.

je crois que vous n'avez pas utilisé dans Mireille ce croquis.

Il s'agit de celle que nous avons trouvée travaillant au 1er étage de sa maison avec une machine à coudre. on montait là par un perron extérieur. vous avez, je crois, dessiné la fille et la mère.

je vous écris ce mot entre deux poses, le sculpteur Amy fait en ce moment mon buste pour le Ministère des Beaux-Arts.

Le 12 janvier 1888, Mistral s'accuse de tous les torts du monde pour être allé à Paris sans rendre visite à Eugène Burnand. Il ajoute:

notre excuse est dans le bouillonnement de la vie parisienne, qui m'enveloppe toutes les fois que je vais dans cette bienheureuse Babylone et qui me jette mainte fois dans les fonds quand je voudrais nager vers le dessus.

Et voici qu'un jour, de cette correspondance intermittente et de cette constante amitié surgit un nouveau projet, mais beaucoup plus modeste que la première collaboration.

Le 27 octobre 1890, le grand félibre écrit à son illustrateur:

j'ai le dessein de lancer, d'Avignon, dans le courant de l'année 1891, peut-être au jour de l'an, un journal provençal destiné à défendre notre langue, nos traditions et nos coutumes provençales, un journal dans le sens de vos idées cantonales et fédérales. cette feuille serait l'organe du parti provençal, en dehors de tous les vieux partis actuels et de toutes les dissensions religieuses ou autres. elle aurait (confidentiel) pour titre: *L'Aiòli, pèr donna de mountant au cor de la Prouvènço.* avec cette épitaphe:

Nàutri, li bon Prouvençau

Au sufrage universau

Voutaren pèr l'òli

E faren l'aiòli

(F. Mistral).

et je voudrais, pour en-tête à cette publication populaire, une vignette représentant — à gauche un gars provençal (avec feutre à larges bords, tailleole à la ceinture, en manches de chemise retroussées, etc.), tenant sur sa main gauche, et appuyé sur sa poitrine décolletée un mortier de marbre ou de buis (pour faire l'aïoli) et, de la main droite levée un peu en l'air, le pilon pour broyer l'ail.

— à droite, une jeune et jolie arlésienne en toilette de travail, coiffée en cravate avec petits bouts relevés, et versant (de la main droite, avec l'oulièro, vase à huile) l'huile dans le mortier.

Mistral esquisse dans sa lettre le mortier, le pilon en buis, l'huilier en verre très élégant et ajoute:

— vous pourriez encadrer le groupe dans un paysage de fond avec quelques monuments d'Arles.

Le dessin de Burnand doit paraître à la date du 7 janvier 1891.

Veillez, je vous prie, donner un petit coup de collier pour arriver à temps. le 7 janvier est la date talismanique et cabalistique que nous ne pouvons outrepasser. c'est le chiffre de l'œuvre des 7 jours, c'est-à-dire de la Création du monde. le Félibrige, avec son étoile à 7 rayons est basé là-dessus.

... je suis enchanté que vous préféreriez Avignon comme fond. C'est bien plus pittoresque et grandiose qu'Arles. adopté... je pourrais vous indiquer un graveur de talent qui est originaire d'Avignon, Paul Mauron (16, rue Grange-Batelière) faisant partie des Cigaliers et des Félibres de Paris. il a gravé les images et monuments d'un livre de luxe publié par Quantin intitulé les précurseurs des Félibres. seulement je ne sais pas s'il est assez expéditif pour ne pas nous faire manquer le train.

Sur ces entrefaites une nouvelle édition de Mireille, en format mignon, est sortie. Mistral ajoute:

— et maintenant tous nos souhaits pour l'enlèvement de cette jolie Mireille que vous venez de rajeunir.

Mistral est enchanté du dessin de l'Aiòli et exprime à Burnand ses remerciements en gardant pour toujours au créateur artistique de Mireille la plus sincère gratitude. Daudet écrit à Mistral: Réussi, le premier Aioli. mais maintenant qu'on a vu le joli dessin de Burnand, il faudrait, le réduire d'un tiers et le mettre en frontispice... Tu gagnerais vingt lignes de texte en première page... (Mistral suivit le conseil.)

P. S.: l'Aiòli se vend à Paris dans 6 kiosques (Théâtre français), boulevard des Capucines près le grand Hôtel, boulevard Montmartre, etc., et sous les arcades de l'Odéon.

Une fois de plus, Eugène Burnand a contribué avec le maître de Maillane à la propagation de l'idée provençale. Nous retrouverons au chapitre suivant et dernier d'autres contacts, d'autres collaborations, dans une atmosphère de confiance et d'amitié grandissantes.

CHAPITRE VII

ADIEU A LA PROVENCE

Eugène Burnand ne fut pas un cosmopolite dans le sens où cette qualité banalise, neutralise un homme, en en lui conférant cette impersonnalité faite de snobisme et de détachement qui définit le citoyen de partout — et de nulle part. Profondément pénétré des caractères de deux cultures, la vaudoise et la provençale, qui ne se contrarient nullement (puisque même, ont dit Mistral et Ramuz, le Rhône suffit à les apparenter) il les harmonisa en lui.

Mais la plus ancrée, la plus décisive, fut la formation reçue du terroir natal. On peut dire du dosage heureux qui composa la personnalité d'Eugène Burnand qu'il fut intellectuellement français et moralement suisse.

En son tréfonds, la conscience protestante l'emporta sur tous les autres instincts. On comprend donc qu'il ne se soit jamais expatrié totalement. Il revint très fidèlement chaque été à son coin de terre joratois, source de son être intime.

En revanche, pour renouveler et varier l'enrichissement de sa fécondité artistique, il se fixa, l'hiver, pour de très longues périodes en France, et notamment dans le Midi.

Il s'y sentait revivre. Il l'aimait, et de quelle tendresse. Non plus seulement la Provence, mais aussi le Languedoc. La nature languedocienne l'attirait plus encore peut-être que celle de la Provence, au moins de la Provence maritime. La Riviera ne l'a inspiré d'aucune façon. L'aspect théâtral, le décor somptueux, le coloris violent des falaises rouges devant les outremer des calanques, l'éclat des îles d'or, le séduisaient moins que les mauves délicats des garrigues désertiques; les cités de féerie moins que les villages de pierre couronnant les modestes collines du pays sec et palestinien qui s'étend en lentes et rêveuses ondulations de Sète et Maguelonne jusqu'aux premières Cévennes; les romanesques pins maritimes moins que les pinèdes modestes et chatoyantes de l'Hérault.

Ce n'était point s'éloigner beaucoup de Maillane, de Mireille, du mas des Micocoules que d'aller vivre à Montpellier. Vincent, le pauvre vannier, était de Valabrègue en Languedoc. L'amour de Vincent et de Mireille écrit M. Ripert, réunit à sa façon la Provence et le Languedoc.

C'est aux environs de Montpellier, à Fonfroide (propriété Leenhardt), qu'après les Salins-Mourgues il a trouvé son climat d'artiste.

C'est aux Vautes, sur la route de Ganges, qu'il a peint son Repos des Bergers, sa Descente des troupeaux (thème repris de la transhumance dessinée pour Mireille); tant et tant de toiles où se dorment des pins d'Alep ensoleillés, et somnolent sous le soleil les pâles lavandes, les buissons épineux des immenses landes pierreuses.

Fonfroide n'est pas loin de Maillane, et le grand Maillanais est resté l'ami de Burnand.

Les deux hommes, les deux poètes, échangent encore, de loin en loin, leurs impressions sur l'art, sur le train du monde, sur leurs amours communes pour la Provence.

Le 11 mars 1896, Mistral écrit:

Mon cher ami, vous devez croire que je vous boude, tellement je suis en retard avec vous. vous m'avez envoyé votre photographie, vous m'avez écrit des lettres charmantes et moi, en renvoyant de jour en jour mes réponses, j'ai pour ainsi dire, compromis ou laissé soupçonner mon amitié. mais enfin vous devez un peu comprendre la complication croissante de ma vie, car plus on se répand en relations, plus on est dévoré par elles. je suis du reste un peu comme les oiseaux qui couvent et que l'incubation rend taciturnes et casaniers. je couve un poème assez important, depuis des années, un poème sur le Rhône, et j'ai un peu fini par m'isoler dans la rêverie et la composition de cette œuvre. enfin, je touche tout à l'heure au port. je ne crois pas aller à Montpellier pour l'exposition qu'on y prépare... si je ne me gardais pas contre les invitations de toutes sortes, je n'aurais plus une semaine à moi. tout le monde du reste n'a pas le tempérament voyageur et infatigable de notre Félix Faure.

Mistral suit sympathiquement la carrière de Burnand, ses tableaux suisses et provençaux.

— j'aurai bien cependant un jour l'occasion de voir et d'admirer les tableaux dont vous me parlez. je verrai toujours dans l'Illustration les inspirations que les Saintes-Maries vous donnèrent. je suis heureux de vous voir et savoir dans la poursuite continue de cet idéal qui fait un paradis de votre vie d'artiste. mais quand vous passerez près de Tarascon, n'oubliez pas qu'à Maillane une vieille et fidèle sympathie vous appartient.

Voici des renseignements sur les travaux du poète.

une grosse affaire va m'occuper cet été. c'est la représentation de ma tragédie la Reine Jane à Orange...

12 janvier 1897.

la nouvelle donnée (je ne sais par qui) dans les journaux, d'une traduction provençale de la Bible par moi est absolument controuvée. je suis trop vieux et trop occupé pour entreprendre une tâche aussi formidable. ce bruit vient peut-être de ce que, chaque année, depuis 22 ans, je donne à l'armana prouvençau la traduction d'un chapitre de la Genèse, ce qui fait 22 chapitres traduits. mais de là au reste il y a loin! mon poème du Rhône paraîtra avant la fin du mois chez Lemerre. c'est là qu'il y aurait matière à de belles illustrations de l'épopée fluviale!

je vous remercie pour la communication du jugement de M. Grimm au sujet de Mireille. j'en suis très touché. la dernière traduction du poème en allemand par Auguste Bertuck m'a fait beaucoup d'amis au delà du Rhin. votre illustration de Mireille (la grande édition avec encadrements) a été offerte par un comité de Provence au Duc d'Orléans, lors de son mariage.

Mon cher ami,

13 février 1898.

Vous avez d'un mot décrit le deuil qui nous frappe tous: le monde va s'enlaidissant et vos réflexions sont aussi justes que touchantes.

j'en sais et j'en sens quelque chose, moi qui ai chanté ma Provence au moment précis où tout ce qui nous faisait aimer la vie allait disparaître devant le moloch du Progrès.

n'importe, j'en veux surtout aux vaniteux et creux politiciens modernes qui ont tout fait pour pousser les populations vers le mépris des aïeux et des traditions et qui n'ont jamais rien voulu faire pour la conservation des mœurs et des coutumes, ainsi que firent tant soigneusement les législations antiques et ceux du moyen âge.

Enfin! bénissons Dieu qui nous a permis de voir les belles choses que le monde va perdre pour jamais.

je vous serre la main.

F. Mistral.

Qu'auraient-ils dit, aujourd'hui les deux amis, et que doit penser le marquis de Baroncelli, fanatique de sa Camargue, de l'exploitation des lagunes en terre viticole, du lotissement de ce paradis, et des routes goudronnées qui changent en épure la fresque libre et sublime esquissée magnifiquement par le Créateur? C'est au marquis Folco de Baroncelli, gardien vigilant des traditions camarguaises, que Mistral avait transmis ce mot d'ordre, au moment où lui-même installait son Museon Arlaten: — Folco, je te confie la Camargue, tu la connais mieux que moi, sache seulement que ce ne sont pas les Arlésiens qui la sauveront, mais les Parisiens. En 1920, on érigea sur la place des Saintes-Maries une statue de Mireille due au ciseau du sculpteur Antonin Mercié. C'est chose bien curieuse, écrit M. Emile Ripert, qu'un personnage fictif, qu'une héroïne de poème soit ainsi vivante de la vie des statues sur une place de village, comme si vraiment elle avait existé.... Tel est le magnifique privilège du génie, cette force de création spirituelle qui s'apparente à l'œuvre de Dieu.

Mais qu'auraient-ils pensé, Mistral et Burnand, de l'arène en ciment qui arrondit sur la plage son cylindre hideux?...

Quelle place tiennent dans le cœur d'Eugène Burnand ses souvenirs de jeunesse aux côtés de Mistral, il n'est que de lire ces lignes pour le comprendre:

Mon cher maître et ami,

De merveilleuses fêtes se préparent. Je viens d'en lire le programme avec émotion et mon cœur de Provençal par adoption a battu à l'apparition radieuse du Rhône, d'Orange, de Château-Neuf, de Maillane, de votre chère maison...

Burnand retourne parfois encore à Aigues-mortes, aux Salins-Mourgues, mais ses séjours en Camargue commencent à le fatiguer. Il n'est plus à l'âge où l'élan créateur le portait comme les chevaux camarguais lancés à travers les lagunes. La solitude des landes, l'inconfort des logis d'un jour lui pèsent.

Que c'est loin, et que mon cœur est conjugal et paternel avant d'être artiste...

Le voici installé à Pin-Fourcat, le mas où Mistral a placé son rude personnage d'Ourrias, le toucheur de bœufs (1888).

J'ose à peine me l'avouer, j'ai vieilli, et je ne connais plus les enthousiasmes débordants à propos d'un cheval qui émerge des roseaux ou d'un héron qui s'abat dans les marais... J'ai vu cependant une bien belle scène cet après-midi — les taureaux buvant au Rhône, en masse compacte, reflétés par les eaux couleur d'argent.

Les taureaux sont à deux pas, mais quels bouillons! pires que Marcel (son quatrième fils). Tout cela est pénible: il suffit que je commence un taureau couché pour qu'il se lève, ou que j'entame une vache debout pour qu'elle se couche.

... Le mistral fait rage dans un paysage brillant de soleil — les étangs courent comme des fous, de leurs mille petites vagues. Le pic Saint-Loup, la région de Montpellier sont baignés dans une adorable teinte lilas.

... Quelles difficultés avec cet enragé mistral qui secoue tout, jusqu'aux teintes et aux valeurs. J'ai une peine infinie à fixer mon regard et à analyser les couleurs au travers de ce tralala qui passe dans l'atmosphère. Je ne parle pas du châssis qui flotte comme une voile, du parasol qui se renverse et se retourne...

Et le soir, quand le peintre rentre fourbu, c'est pour ne pas dormir.

... Il est 9 heures et 1/2 — tout dort dans le mas. Les grenouilles seules veillent et coassent à l'envi. Elles demandent un roi... Puisse Jupiter leur donner Boulanger et nous en débarrasser tous.

... J'ai passé une nuit aux trois-quarts blanche. J'étais littéralement dévoré de punaises. Cela me donnait un noir! et une pitié pour les gens à insomnie, pour les malades que nous aimons.

Mais heureusement quelques jours plus tard: — Les punaises en ont assez de Burnand. Ça lasse à la fin paraît-il. J'ai dormi d'une traite toute la nuit.

Si je n'étais un homme raisonnable je commencerais à organiser le retour. Le tentateur des peintres me souffle par instants que j'ai la Camargue bien dans l'œil maintenant, que j'ai 12 pochades de taureaux dans ma boîte, que je pourrai bien m'en tirer avec 2 ou 3 documents encore. Il feint d'oublier, le traître, que pas plutôt serai-je rentré à Paris que je donnerais une semaine de ma vie pour avoir quelque ton, quelque forme que j'avais entrevus en face de la nature, et oubliés ensuite.

Mais il suffit souvent d'une bonne lettre de la maison pour le remettre d'aplomb.

Tu m'as ensoleillé le cœur comme le vrai soleil réchauffe ma belle Camargue... Elle était sublime ce matin, les étangs calmes, les chevaux paissant, et un gardien se lançant à fond de train dans l'eau...

Qu'elle était belle, la Camargue, ce soir... C'est toujours la même mélancolie douce, le même silence...

Eugène Burnand rapporte de ses séjours aux Salins-Mourgues ou à Pin-Fourcat des études, et fera encore jusqu'à la cinquantaine des tableaux camarguais.

C'est lui-même encore qui voudra initier ses fils aux galopades dans les lagunes, parmi les salicornes et les tamaris, à travers les dunes trouées de terriers, sous les ombres violettes répandues par les pins de Camargue sur les gazons étoilés d'asphodèles.

En 1896, de Fonfroide, Eugène Burnand s'en va en Camargue pour une dernière campagne artistique. Cette fois, c'est en vue d'un reportage sur le pèlerinage des bohémiens aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Burnand dessine des têtes de tziganes, la procession sur la plage, les pèlerins dans l'église, la veillée dans la crypte. Belles pages commandées par l'Illustration pour imager un texte de Marie-Anne de Bovet (16 mai 1896). Les types de pèlerins sont étonnants: regards sournois des hommes, femmes aux cheveux gras, parées de bijoux en clinquant...

Puis une dernière occasion se présente pour le peintre de travailler une fois encore avec Mistral à la gloire de la Provence.

Le 27 octobre 1847, le poète lui écrivait:

Mon cher ami, je viens de fonder en Arles un musée ethnographique que nous sommes en train d'aménager et d'organiser. mon directeur est un de vos coreligionnaires, le docteur Marignan, de Marsillargues (Hérault) qui a comme moi le feu sacré pour cette création.

nous mettrons là toute l'imagerie, et toutes les gravures et lithographies, et dessins et tableaux (que nous pourrons avoir) relatifs aux bords du bas Rhône et aux Arlésiennes.

Mireille illustrée sera donc là dans la bibliothèque, mais je voudrais encore y exposer sous verre toutes les gravures de ce monument essentiellement ethnographique. je viens vous demander si vous n'auriez pas une collection à offrir au musée. vous voyez que j'y vais sans façon. vous pourriez y adjoindre, si le cœur vous en dit, toute autre gravure ou étude de votre main, relative au pays d'Arles ou de Provence, comme par exemple la Procession des Saintes-Maries, que j'ai et que je pense offrir. nous avons déjà reçu de la fille de Bonaventure Laurens une vingtaine d'exquis et précieux portraits d'Arlésiennes d'il y a 40 ou 50 ans. idem du peintre nîmois Jules Salhes.

tout cela entre amis — et sans vouloir vous gêner en rien. mais votre œuvre provençale ne saurait être mieux placée que dans ce musée qui sera le musée ethnographique le plus remarquable de France.

avec tous nos souhaits de bonne année pour vous et pour madame Burnand — je vous embrasse.

F. Mistral.

Les dernières toiles faites par Burnand en Camargue sont de 1890, 91...

Cette même année, il commence avec Baud-Bovy et Furet son panorama des Alpes bernoises. Il sera occupé désormais d'œuvres suisses ou languedociennes — mais non plus provençales, jusqu'au moment où sa carrière évoluera vers l'art religieux sous l'effet d'une sorte de besoin d'apostolat chrétien, analogue à celui qui avait possédé naguère son intime ami Paul Robert, mais d'une façon moins passionnée, moins mystique, moins exclusive.

Durant cette nouvelle phase de son art, le Midi, le bois de Fonfroide, les collines palestiniennes du Languedoc, bien des motifs même utilisés naguère pour l'illustration de Mireille, serviront souvent de cadre à ces grandes toiles inspirées par les scènes de l'Évangile, et aux planches célèbres exécutées en vue des Paraboles.

Avec Mistral, la correspondance continue à des intervalles éloignés. En mai 1900, il est question d'une visite du poète à Fonfroide, mais la fatigue l'empêchera:

— Veuillez donc m'excuser (écrit le Capoulié, qui a 70 ans et se rend à Montpellier pour les réunions officielles du Félibrige)...

veuillez m'excuser, je ne pourrai aller à Fonfroide me reposer dans votre belle famille. Le seul voyage à Montpellier, Palavas et Maguelone me prendra trois jours pour l'aller et retour, et trois jours aujourd'hui c'est beaucoup dans ma vie.

En 1906, le poète invite Burnand à le rencontrer à Arles; il se rend dans cette ville pour les affaires de son musée, auquel il vient de consacrer le montant du Prix Nobel qui lui fut attribué en 1905.

— nous déjeunerions ensemble à l'Hôtel du Nord et causerions encore un peu de cette Mireille que vous avez si sincèrement et bellement illustrée.

On voit que Mistral est fidèle au passé. Il écrit encore à Burnand le 10 février 1909:

Mon cher ami,

grâce à Dieu, me voilà à peu près délivré d'une phlébite qui m'a tenu trois mois au lit. avec de la prudence, j'espère redevenir ingambe. je m'étonne que Hachette ne songe pas à donner une édition nouvelle de votre pure et belle illustration de Mireille, car la première est épuisée. J'ai beaucoup entendu parler de vos tableaux inspirés par l'Écriture sainte. savez-vous que j'ai en manuscrit une traduction provençale de la Genèse? quelques unes de vos images ne la gêneraient pas, lors de la publication.

Quelle tentation, sans doute, pour le peintre qui fut toute sa vie ardemment occupé par l'idée d'illustrer la Bible, que de rassembler dans un nouvel effort son amour pour le Midi, son affection pour Mistral, les merveilleux souvenirs de sa jeunesse, et sa ferveur pour le Saint Livre!

Mais trente années avaient passé depuis sa première collaboration avec le maître de Maillane. Celui-ci avait 79 ans, le peintre 59...

Puis Eugène Burnand quitta Fonfroide (1901).

Toutefois, même lorsqu'il eut laissé le Languedoc pour Florence, pour Hauterive, pour Assise, pour Paris, le Midi n'a jamais cessé d'occuper dans son cœur une place très intime, très chaude, en quelque mesure sacrée. Non seulement la Provence avait été le cadre de ses premiers émois d'artiste, inspiré l'œuvre qui lui valut le premier et sans doute le plus éclatant succès de sa carrière, mais il la chérissait d'un irrésistible instinct.

Entendez-le de sa voix chaude prononcer cette sorte de déclaration d'amour au pays de Mireille, de Mistral, de Daudet:

— J'ai aimé, autant qu'il est permis d'aimer les objets matériels, la lumière dorée qui étend ses nappes sur le terrain pierreux, qui s'accroche aux aiguilles flamboyantes des pins, s'enfonce dans l'inextricable treillis de branches aux rudes écailles et au dessous rosé; l'ombre violacée qui glisse sur le terrain, subtile, lumière encore, rompue, striée de reflets nacrés; le bleu du ciel qu'exalte le safran

de la verdure; le vert-de-gris modeste des lavandes, le mauve pâle du romarin; la toison mate des brebis, leurs fines têtes blanches.

Fixé à Paris pour les quinze dernières années de sa carrière, Eugène Burnand retournera en Provence, à Montpellier pour de brefs séjours, soit chez son frère Adrien, soit, pour un hiver entier, à la campagne de l'Herminier (route de Sète). Mais la page est tournée. Lorsque son pinceau reviendra aux toiles rustiques, ce sera la vallée de la Broye, Sépey, Vulliens, les labours dans le Jorat, qui reprendront leur emprise sur l'enfant de Moudon.

C'est le 25 mars 1914 que F. Mistral, noble vieillard de 85 ans, mourut à Maillane, auréolé d'un tendre respect. Peu de mois avant de mourir, le poète avait écrit cette strophe qui résume sa vie fervente:

Le temps qui devient froid et la mer qui déferle
— Tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi
Et qu'il faut sans retard, amassant mes olives,
En offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu.

Léon Daudet raconte en ces termes la mort du Maître écrivain et du patriote, et fait suivre son récit d'un éloge magnifique que nous voulons reproduire intégralement dans ce livre.

Ayant le pressentiment de la mort prochaine, et l'attendant devant la Croix, avec sérénité, le beau vieillard, dans la petite antichambre de sa modeste demeure, prit, comme à l'ordinaire, son manteau et son chapeau aux grands bords. Puis il s'achemina vers Saint-Rémy, par la route bordée de jardins et de claires roubines, sur laquelle couraient les petits pieds de Mireille et qu'il avait faite tant de fois, chantant et riant, avec Roumanille, Aubanel, Daudet, Arène, et les autres. Il revit tout cela, et les choses lui parlèrent, ainsi qu'elles parlaient à Virgile. Les ombres descendaient des Alpilles..

Altioresque cadunt altis de montibus umbrae

Le lendemain, à la suite d'un refroidissement, Mistral s'alitait. Ayant auprès de lui son épouse incomparable, sa fidèle servante Marie, pendant que Pain-Perdu, le chien magicien, pleurait dans la cour... le mainteneur de la Mère Provence, honneur de la foi catholique et de la pensée d'Occident, le sage entre les sages, invoquait les Saintes-Maries, puis descendait, comme son seul maître, le soleil, au-dessous de sa ligne d'horizon terrestre... Mais pour renaître et tout éclairer, d'une lueur immortelle, dès le lendemain.

Sur... son radieux tombeau... ne pousseront jamais que la vigne et le blé, les deux espèces de la communion traditionnelle aliments riches et mystiques de la pauvre humanité. Mistral comme Goethe a tiré les instincts vers le verbe et non le verbe vers l'instinct.

Pasteur véritable il a vécu dans la contemplation des étoiles mais aussi très près des choses de la terre je veux dire de la terre moissonnable et où aucun effort n'est perdu.

C'est pourquoi je donne mon salut et ma prière au Slave errant et aberrant; mais ma vénération avec ma prière plus fervente au grand Latin.

... Ce qui ne périra point de Mistral est sans bornes. Ce qui grâce à lui ne périra point de son pays est incommensurable.

... Pour moi Mistral est demeuré jeune comme ses chefs-d'œuvre tellement mêlé à l'éblouissante nature chantée par lui qu'il participe, chaque an, à sa reviviscence.

... Certes, sa gloire est grande universelle et telle qu'aucune autre parmi les vivants ne saurait lui être comparée... Mais elle n'atteint pas encore jusqu'à lui. Le temps, loin de mordre sur elle, l'étendra, la développera.

... Toujours et depuis que la muse antique a refléuri sur ses lèvres provençales toujours il s'est détourné de ce qui niait et s'est penché vers ce qui affirme... ainsi le voulait le sang de ses aïeux. De Mireille aux Olivades en passant par les Iles d'or, Calendal, Nerte, le Poème du Rhône, vous ne trouverez que stimulant à l'ardeur, à l'héroïsme, à la générosité, à la continuation, vous ne trouverez qu'exaltation et enrichissement.

... Ecoutez cette strophe tirée du Cinquantenaire du Félibrige.

Sont morts les beaux diseurs
Mais les voix ont sonné,
Sont morts les bâtisseurs,
Mais le Temple est bâti.
Aujourd'hui peut souffler
La bourrasque du Nord:
Au front de la Tour-Magne
Le Saint signal est fait.

Alors que tous les romantiques se sont complu dans les larmes les pierres éboulées, les paysages de désolation et l'âcre odeur qui monte des cimetières à l'automne, le grand lyrique qu'est Frédéric Mistral n'a jamais vu dans la mort qu'un passage, que le flambeau transmis à la génération suivante, qu'un encouragement aux survivants. Il ne nous mènera plus dans sa blanche salle à manger hospitalière où étaient les gâteaux et le vin; il ne nous accompagnera plus à la petite porte de sa maison faisant face à la maison où mourut sa mère, à ce tournant sacré qui donnait sur la rue de Maillane et sur le vaste monde. Nous ne le rencontrerons plus aux champs, marchant droit et fier sur la route blanche aux côtés de son admirable compagne, douce gardienne de son génie, Pain-Perdu, le chien sorcier, gambadant devant eux. Un voile noir est tendu sur la Provence, sur la France entière, sur la haute culture, sur la poésie sublime et vraie. Toutes les gracieuses et souples filles de sa race, de son sang, de notre sang, peuvent prendre le deuil, qui les fera plus pâles encore à l'heure où l'on éteint les cierges des vêpres. Le glas sonne à Saint-Trophime, à tous les clochers de la vallée du Rhône, et je sais des bergers de la Camargue qui pleurent auprès de leurs troupeaux.

... Il n'est pas un métier, pas un usage, pas une coiffure, pas un instrument aratoire, pas une cérémonie de fête ou de larmes qui ne perde en Mistral un maître et un ami. Aux Saintes-Maries-de-la-Mer, tendant ses bras si purs à l'immensité bleue, la fine Mireille dont sont épris tous les cœurs lyriques, expire une seconde fois.

Combien nous voudrions posséder ou connaître la lettre que Burnand écrivit à Madame Mistral à l'occasion de la mort de son grand Ami. Nous ne possédons de cette lettre que son écho, en retour.

C'est la réponse de la veuve vénérable.

Cher Monsieur

En relisant votre belle et touchante lettre du 5 avril 1914, je revois comme une vision d'or ce passé si poétique où vous dessiniez vos illustrations de Mireille. L'enthousiasme du beau et le feu sacré rayonnaient dans notre demeure: il est doux encore d'y penser!... Avec mon témoignage de gratitude pour le souvenir que vous avez gardé de votre passage ici et l'amitié de votre cœur pour mon époux bien-aimé, je joins mes meilleurs souhaits à votre adresse, à celle de Madame Burnand et à tous les vôtres.

Marie-Frédéric Mistral.

EPILOGUE

Frédéric Mistral est mort en 1914. Il y eut des commémorations, des “journées”, des souvenirs.

Le 2 avril 1929, ce furent les fêtes de Maillane. Marie Dutoit, une Moudonnoise de qualité fixée elle aussi en Provence, en donna le récit au journal l'Eveil le 14 mai: — Cela commença par une cérémonie à l'église, comme il convenait à propos d'un homme qui fut chrétien comme il était patriote.

Puis on procéda à l'inauguration de la statue dressée dans le jardin même du poète, sous le regard de celle dont la vieillesse attentive ne fait que continuer la jeunesse du grand disparu.

... Sous le regard aussi du chien du poète: Galoï. Celui-ci, en solitaire, commença par aboyer à la foule, puis, lassé, il finit par rentrer dans sa niche, débordé et honteux. Ces intrus étaient trop!

M. Pierre Devoluy, l'auteur inspiré du Psaume sous les étoiles, exécuteur testamentaire de Mistral, se fit entendre dans cette langue provençale dont il joue comme d'une fanfare.

Puis M. François-Poncet, délégué du gouvernement, montra comment le fait de cultiver un dialecte et de chérir les traditions de la petite patrie, cela ne distraît point de l'amour, total et grave, pour la grande patrie et pour la langue nationale. Bien au contraire: “Ce qui est dangereux, a-t-il affirmé, interprétant l'inspiration profonde de Mistral, c'est de laisser l'homme se détacher du sol natal, oublier l'histoire et la langue de ses ancêtres, perdre l'amour de son clocher, c'est de laisser un homme se déraciner...”

Qu'en dites-vous, Vaudois? Nous avons trop souvent sacrifié la grâce de nos costumes et nos dialectes...

Les fêtes de Maillane nous l'ont rappelé: l'amour conduit à l'amour, et la fidélité à une fidélité plus grande...

— Il y a loin de Maillane à Moudon, écrit encore Marie Dutoit, loin du Mont Ventoux où le héros Calendal s'évertuait à abattre les pins pour se faire bien voir de dame Estérel, à notre pacifique Mont de Charmet...

Croyez-vous? Je vous dis, moi, qu'entre Maillane et Moudon il y a un bel anneau, et c'est notre artiste Eugène Burnand...

Eugène Burnand était mort en 1921, huit années avant les fêtes de Maillane.

En 1930, ce fut le centenaire du grand Provençal.

A cette occasion, sur l'initiative du professeur P. L. Mercanton, ardent félibre, l'université de Lausanne fit venir dans cette ville Maître Mistral, avocat en Avignon, neveu du poète. Il tint une conférence sur l'auteur de Mireille et du poème du Rhône à l'Aula du palais de Rumine, à quelque pas des salles du musée où les auditeurs, très nombreux et très enthousiastes, auraient pu, en sortant, venir rendre hommage à l'illustrateur de Mireille en même temps que jeter un coup d'œil au Taureau dans les Alpes.

Ainsi s'exprimait le journal *Le Temps*, le 18 août 1930, dans un article de M. Mogeon intitulé *Un collaborateur de Mistral...*

Le conférencier rappela avec émotion et le nom de l'illustrateur et tout le passé que nous avons évoqué, encore très vivant dans les cœurs provençaux.

Au temps de Pâques 1938, une des dernières années de quiétude, relative, précédant le grand drame, nous allâmes, une fois de plus, sur les rivages méditerranéens. La nostalgie du Midi nous tient, comme beaucoup de Vaudois, comme tous ceux que brûle encore, de père en fils, la ferveur provençale d'Eugène Burnand.

Le temps de goûter quelques heures la solitude enchanteresse de cette abbaye de Saint-Michel-de-Frigolet qui doit son nom au férigoul, le thym des Alpilles; le temps de nous imprégner du grisant parfum des garrigues, de nous souvenir que Frédéric Mistral apprit le bon français, et quel français! ici même, sous la paternelle férule des Prémontrés; le temps d'écouter les piquants propos du frère Marius, moderne alter ego du Révérend P. Gaucher, et de déguster le brûlant élixir qui faillit faire damner toute la Communauté... le temps de monter et descendre les collines pierreuses, d'égratigner nos chaussures aux épines des chênes kermès — puis de reprendre enfin la route de Tarascon: nous voici à Maillane.

Le mas du Juge, où le père de Frédéric Mistral régnait à la romaine sur un peuple d'ouvriers de ferme, est encore debout. Il est resté dans la famille, il appartient à M. Frédéric Mistral, avocat, neveu du poète. Il est encore debout, dressant sous les tuiles rondes sa majestueuse façade. Les poules picorent sur le chaume épandu dans la cour entre les meules. Le vent venu de la mer agite les branches des platanes séculaires. Les charrettes aux roues plus hautes que le roulier, brancards levés, sont rangées devant le cellier regorgeant de futailles, dans le salubre parfum du vin.

Au cimetière, on voit le tombeau du poète, imité d'un monument de style italien appelé pavillon de la Reine Jeanne, dénomination erronée, puisqu'il date de la Renaissance, et que Mistral avait fait copier dans la ville des Baux. Il avait fait remplacer par une Croix la pomme de pin qui le surmontait.

Sur cette tombe, pas de nom, mais cette épitaphe composée par Mistral:

Non nobis, non nobis, Domine,
Sed nomini tuo et Provinciae nostrae da gloriam.

Tout autour de ce tombeau sacré, les humbles pierres des gens de Maillane, ses amis, plusieurs honorées d'inscriptions que le poète avait écrites lui-même. Nous relevons celle-ci, composée pour l'abbé Magnan:

Grâce de Dieu, à ton rayon,
le Magnan devient papillon. (le magnan est le ver à soie)

Et pas bien loin, à peine à l'écart du village, s'abrite entre cour et jardin la maison, la modeste maison bourgeoise où vécut Moussu Frédéri.

Nous sonnons.

Une domestique vient nous ouvrir, précédée des jappements d'un roquet frénétique qui ne demande que des caresses. Est-ce le chien Galoï, qui tant aboyait aux mollets des Messieurs de Paris venus pour les fêtes de Maillane? Est-ce le chien Pain-perdu dont la tête fut sculptée sur la pierre tombale du poète à côté du doux visage de Mireille et de l'étoile à sept rayons?

Si ce n'est Galoï, si ce n'est Pain-perdu, c'est donc quelqu'un de leur race, et fidèle gardien, et de la même verdure provençale.

Madame Mistral est une dame d'âge qu'on n'ose guère déranger pour tous les visiteurs. Ils sont trop.

Mais notre nom éveille sa grâce hospitalière. La voici qui paraît. Elle répand encore le charme goûté naguère par le colonel Burnand et son fils...

Elle quitte un instant les reliques du Maître au milieu desquelles elle passe sereinement ses années de veuvage.

L'entretien est amical. Les souvenirs d'une époque maintenant distante de plus de cinquante années sont très vivants dans son souvenir et dans son cœur.

— Je revois comme une vision d'or ce passé si poétique où vous dessiniez vos illustrations de Mireille. L'enthousiasme et le feu sacré rayonnaient dans notre demeure... C'est elle qui traçait ces lignes au lendemain de son irréparable deuil.

Elle évoque encore avec simplicité et émotion ces mêmes souvenirs.

J'aurais voulu, dit-elle, qu'une nouvelle édition de la Mireille illustrée par votre père marquât le centenaire du poète... Mais, je ne sais pourquoi, l'éditeur Hachette s'est refusé.

La domestique se souvient aussi. Du même âge que la maîtresse du logis, elle a vécu elle aussi cette époque de jeunesse. Elle s'émoustille à se remémorer la présence de l'artiste qui apportait partout avec lui verve et gaîté. Est-ce encore cette fidèle Marie, qu'on appelait Marie-du-Poète? Sans doute, puisqu'elle avait connu le peintre.

— Voulez-vous voir la statue du Maître?

Madame Mistral nous accompagne au jardin. Entourée d'un massif de lauriers-tins (de ces rameaux dont le poète avait offert naguère au colonel Burnand une branche fleurie) s'érige sur un socle l'effigie taillée dans un beau marbre blanc.

Coiffé du fameux chapeau d'Anduze qui faisait battre le cœur de son peintre, le voilà debout, son beau visage dressé vers les horizons qu'il a sondés de son regard baigné de rêve ou brillant de passion, ces collines bleues qui avaient régalié sa vue, rasséréiné ses vers et reposé son âme... — vers cette Crau silencieuse et cette scintillante Camargue que, debout à son côté, possédé de la même ferveur, Eugène Burnand a si longuement, si amoureuxment contemplées.

Ils vivent pour toujours, ces horizons, entre les feuillets du livre clair où sont encloses les plus délicates émotions des deux artistes amis, et les pages les plus parfaites tracées par leur main.

APPENDICE

DEUX LETTRES A L'AUTEUR

Maillane, 11 février 1941.

Madame F. Mistral me charge de répondre à votre intéressante lettre du 31 janvier. Elle... n'a jamais oublié votre père Monsieur Eugène Burnand, l'artiste si distingué et si estimé de Mistral, qui illustra avec tant de talent Mireille, votre mère si jolie et votre grand-père le colonel Edouard Burnand. Le livre que vous êtes en train d'écrire sur Eugène Burnand au pays de Mistral est plein d'à-propos. C'est avec plaisir que Madame Mistral vous redit combien le Chantre de la Provence appréciait votre père et comme celui-ci était toujours accueilli avec plaisir et amitié dans la maison du Poète...

Maillane, 20 avril 1941.

Nous pouvons enfin vous retourner votre manuscrit... Madame Mistral et moi-même, l'avons lu lentement, avec le plus vif intérêt. Tous les souvenirs de ce passé lumineux ont vivement ému la veuve du Poète... Le Rhône continuera, de plus en plus, à relier intellectuellement la Suisse à la France amie, ses flots nous renouvelant sans cesse les souvenirs de vos belles montagnes et nous apportant dans leur fluide cet impalpable, qui se dégage des cœurs amis.

La secrétaire,
Magali T.-H.



© CIEL d'Oc – Mars 2003